



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

NOUVELLE SÉRIE.]

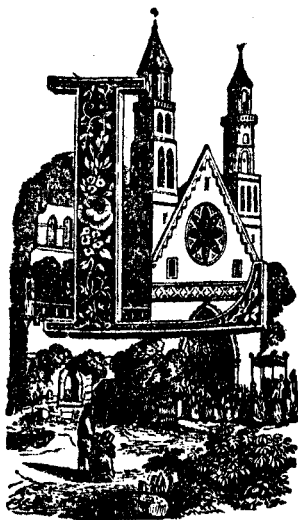
AVRIL 1849.

[4me LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PICTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE II.



A France, vers la fin de 1799, se trouvait, tant à l'intérieur qu'au dehors, dans un état d'affaiblissement qui la menaçait d'une ruine totale. L'expédition d'Égypte lui avait enlevé, en partie, l'élite de ses soldats et de ses généraux. Des désastres multipliés lui avaient fait perdre toute l'Italie, à l'exception de Gènes. La guerre civile s'était rallumée dans l'Ouest ; les armées d'Allemagne avaient été refoulées

sur le Rhin ; la France allait être de nouveau envahie ; tout tombait en dissolution lorsque Napoléon avait débarqué sur les côtes de Provence. A son apparition inattendue, la France, plongée dans la stupeur et l'inquiétude de son avenir, s'était tournée immédiatement vers lui comme vers un sauveur. L'empressement, l'enthousiasme que sa présence avait fait éclater dans le Midi, lui avaient fait concevoir, peut-être, l'idée de se placer à la tête des affaires, si déjà il ne l'avait apportée d'Égypte. En effet, un de ses généraux d'Italie, Kellermann, le fils de celui qui, quatre ans plus tard, fut maréchal de l'empire, se trouvant à Aix au moment du passage de Napoléon, demanda à Berthier d'être appelé à servir dans l'armée dont on allait sans doute confier le commandement au général Bonaparte.

— Bah ! lui répondit ce chef d'état-major en souriant, il est

bien question d'un commandement d'armée : venez nous rejoindre à Paris.

Le 18 brumaire révéla la pensée qui avait dicté la réponse de Berthier.

Après avoir réorganisé l'administration, ranimé la confiance du pays, pacifié la Vendée, récompensé l'armée, Napoléon, premier consul, sentit qu'il lui fallait frapper quelque grand coup propre à étonner l'Europe et à accroître sa propre renommée. Ses regards devaient naturellement se tourner vers l'Italie ; et, comme tous les débouchés lui en étaient fermés, il conçut l'idée de pénétrer, à la tête d'une armée, par le point où il devait être le moins attendu, bien que le principe établi par la constitution de l'an III interdit aux consuls le commandement des armées ; mais que peuvent les principes contre de certains caractères et contre les nécessités ? Pour sauver la forme, tout en violant le fonds Berthier, auquel on avait confié le ministère de la guerre, fut nommé général en chef de cette armée dite de *réserve*, quoiqu'il fût évident que Napoléon seul dût la commander.

Un soir du mois d'avril 1800, au milieu d'un travail sur l'instruction publique et les écoles militaires, Napoléon se retourne tout à coup vers son secrétaire intime, et, d'un ton de gaieté, lui demande :

— Où croyez-vous que je battrai Mélas ?

— Ma foi, général, je n'en sais rien, répond Bourrienne.

— Eh bien ! déroulez sur ce bureau ma grande carte d'Italie, je vais vous le faire voir.

Le secrétaire obéit ; Napoléon se munit d'épingles à tête de cire rouge et noire, se penche sur l'immense carte, pique ses épingles, puis se relevant :

— Tenez, dit-il à Bourrienne, qui l'a regardé faire en silence, ce sera là.

— C'est possible, général, je le souhaite même ; mais je

ne comprends rien à ces épingles jalonnées sur cette carte.

— Mon cher Bourrienne, vous êtes un grand nigaud.

Et, prenant doncemont l'oreille de son secrétaire, il ajouta :

— Regardez bien et suivez mon doigt. Mélas est ici (il indiquait Alexandrie) ; moi je passe les Alpes par là (le Grand Saint-Bernard), je tombe sur les Autrichiens, qui se seront rapprochés jusqu'à cette petite rivière, et je les bats complètement à cette place.

C'était le plan de la bataille de Marengo que Napoléon venait de tracer, et il avait dit vrai.

Tous les préparatifs achevés, dans la nuit du 5 au 6 mai, le premier consul quitta Paris pour se rendre à Dijon, quartier général de l'armée. De son côté, le général autrichien Mélas, ayant au mois de mars précédent laissé dans la Lombardie une partie de ses forces et de ses bagages, s'était approché de Gènes avec quatre-vingt mille hommes. Ce n'était pas Gènes seulement qui était menacée, c'était le midi de la France. Nul doute n'existait à Londres et à Vienne que la Provence ne fût bientôt envahie ; l'Angleterre avait même promis que, cette fois, elle enverrait un corps de vingt mille hommes pour seconder les Autrichiens dans cette entreprise.

Le 6 avril, Mélas, avec quatre divisions, s'était porté sur Savone ; et dès ce premier jour, il avait séparé de Gènes le général Suchet, qui commandait la gauche de l'armée française. Le général Ott, qui avait attaqué la droite des français, était, le même jour, arrivé jusqu'à une portée de canon de la ville. Sa témérité fut punie. Masséna marcha contre lui, le prit à revers, le déposa de tous les points qu'il avait occupés, et ramena dans Gènes des canons, des drapeaux, un général Autrichien et quinze cents prisonniers. Mélas entra dans Nice, l'orgueil des Autrichiens s'exalta au plus haut point en foulant le sol de la république ; eux, qui peu d'années auparavant combattaient loin de nos frontières et si près de leur capitale, comptaient bien passer le Var, et, comme en 1792, dévaster les campagnes de la Provence, lorsque, le 21 mai, la nouvelle du passage du Saint-Bernard par un de nos corps d'armée vint déranger leurs calculs, sans cependant dissiper leurs illusions.

Mais comment put-il se faire que le général en chef de l'armée autrichienne n'eût pas su plus tôt qu'il aurait à combattre une armée française en Italie, et qu'il n'en eût été informé qu'au moment où déjà cette armée, descendue du haut des Alpes, avait occupé une partie du Piémont ? L'ignorance de Mélas et de sa cour était excusable ; en France même, l'opinion à cet égard fut en défaut. Il est constant que les chefs de l'administration militaire, tels que Pétiet, Dejean et Daru, au moment où ils reçurent l'ordre de départ pour Dijon, se demandaient ce qu'ils allaient faire dans cette ville où il n'existait pas d'armée. Il est peu de ruses de guerre qui aient produit un si immense résultat, et cependant le secret de Napoléon avait été de n'en point avoir. Il avait annoncé la formation d'une armée de réserve, et il disait vrai. Il avait annoncé que cette armée se formerait à Dijon, et cette désignation était vraie encore ; de là l'erreur. Lorsque Napoléon arriva dans cette ville pour passer l'armée en revue, cette revue n'offrait que sept à huit mille hommes.

L'Europe se crut donc autorisée à regarder la fastueuse annonce de cette armée de réserve comme un épouvantail, ou plutôt comme un fantôme qui avait pour objet d'inquiéter les Autrichiens ; enfin, il fallut que, comme le dieu enveloppé dans la nue, elle se manifestât par les éclats de la foudre. Les corps dont l'armée française se composait, organisés sur des points épars, réunis par divisions à des embranchements de route convenus, se trouvaient, vers le 8 mai, au nombre d'à peu près quarante mille combattants, avec quarante bouches à feu, rassemblés auprès de Genève, où une sage prévoyance avait fait arriver à temps des approvisionnements et des vivres. Les généraux étaient Lannes, Victor, Loison, Watrin, Chamberlac, Boudet et Monnier, pour l'infanterie ; Murat, Kellermann, Rivaud et Champeaux, pour la cavalerie. En arrivant, de son côté, à Genève, Napoléon ignorait encore lui-même s'il prendrait la route du Grand ou du Petit Saint-Bernard. La première convenant mieux à son plan, l'inspecteur général du génie, Marescot, fut chargé d'en faire la reconnaissance.

A deux pas de Genève, à Coppet, résidait un homme qui, au commencement de la révolution, avait eu une grande célébrité. Lieutenant d'artillerie alors, Napoléon, comme toute la France, avait été enthousiaste de M. Necker ; premier consul, il alla le voir, et passa deux heures avec lui. Quel fut le but de cette visite ? probablement de rendre hommage aux principes purs de 1789, peut-être aussi le mouvement seul de sympathie qui toujours le mettait en contact avec les illustrations de toutes les contrées qu'il parcourait.

Marescot ayant exploré le Grand Saint-Bernard et déclaré que le passage n'était pas impossible, Napoléon mit sur-le-champ l'armée en mouvement.

Le 13 mars, le premier consul fait défiler devant lui, à Lausanne, l'avant-garde commandée par le général Lannes, montant à sept ou huit mille hommes ; c'étaient de vieux régiments qui avaient conservé le sentiment de leur supériorité dans la précédente guerre d'Italie. Ces sept à huit mille hommes sont la force la plus solide de l'armée, et auront les principaux honneurs de la campagne. De Lausanne à Saint-Pierre, Village au pied du Saint-Bernard, le chemin est praticable ; à Saint-Pierre, la difficulté commence. Pour l'artillerie en particulier, elle eût dû paraître insurmontable ; il avait été pourvu à tout par la prévoyance des généraux Gassendi et Marmont, qui appartenaient à cette arme. Des milliers de petites caisses remplies de munitions pour les pièces, et de cartouches pour les soldats, des forges, les instruments nécessaires aux divers services, furent transportés à dos de mulet ; on démonta les affûts, les caissons, les voitures ; partie fut chargée de même sur des mulets, partie sur des traîneaux. Chaque bouche à feu, détachée de son attirail, fut placée dans un tronc d'arbre habilement creusé ; soixante, cent soldats s'attachèrent gaiement à chacune de ces bouches à feu et enlevèrent à force de bras ces lourdes masses, dont le poids, diminué par moments quand le terrain se trouvait plus égal, se multipliait souvent par les aspérités à pic de la montagne. La confiance de l'armée dans son chef, l'audace de l'entreprise, la nouveauté des expédients, la généreuse rivalité des inventions, l'espoir orgueilleux de regagner, par une courte campa-

gne, tout ce que la France avait perdu dans une longue année de malheurs, faisaient de cette tentative inouïe une sorte de fête militaire pour les soldats comme pour les généraux. La musique des régiments animait la marche par des airs joyeux ou guerriers. Quand le chemin devenait plus difficile ou plus périlleux, les tambours battaient la charge ; c'était l'escalade du temple de la Gloire ! Les moines, approvisionnés par les soins de Napoléon, distribuèrent eux-mêmes d'abondantes rations aux troupes : du pain, du vin et du fromage étaient un banquet magnifique, pour une armée, sur le sommet du Grand Saint-Bernard !

Le premier consul est arrivé à la cime des Alpes. Est-ce là ou sur quelque autre point que passèrent Annibal, César et Pompée ? On connaît les difficultés qu'eurent à vaincre deux de nos rois, Charlemagne, par le mont Cenis, François Ier, par la vallée de la Stura ; mais quelle trace ont laissée après eux Pompée, César et Annibal, François Ier et Charlemagne ? Vainement on chercha l'empreinte de leurs pas ; cette empreinte dut être effacée par la neige ou le vent du lendemain. Devant Napoléon seul, les Alpes s'abaissèrent ; seul il sut en aplanir les sommités et en combler les abîmes.

Le 16 mai, le général Lannes était entré, avec son avant-garde, dans Aoste : dès le lendemain, les combats commencèrent. La défense de la vallée avait été confiée à quatre ou cinq mille Autrichiens placés à Châtillon ; ce corps fut battu, perdit plusieurs pièces de canon, quelques centaines de prisonniers, et se retira en désordre. Encouragées par ce premier succès, nos troupes poursuivent leur marche avec confiance, lorsque tout à coup elles sont arrêtées par un obstacle qui semblerait accuser l'imprévoyance de Napoléon ; c'est le fort de Bard, dont on avait ignoré l'avantage de la position, la direction calculée de ses batteries, et l'impossibilité de l'emporter de vive force.

Entre deux montagnes à peine séparées l'une de l'autre, et au pied desquelles se trouve la petite ville de Bard, que traverse la Dora, s'élève un rocher de forme pyramidale, et sur ce rocher apparaît ce fort, presque inconnu jusqu'à nos jours, mais destiné à devenir fameux, puisqu'il faillit arrêter César et sa fortune. La ville fut emportée, et les Autrichiens se retirèrent dans le fort : ce n'était qu'un demi-triomphe. On fut réduit à tailler le roc comme Annibal ; on ouvrit dans le rocher d'Albaredo une espèce d'escalier par lequel on fit filer les hommes et les chevaux. Pour l'artillerie, ce chemin était impraticable. La nécessité commandait, le péril ne pouvait être évité ; on dut se borner à le restreindre. Les roues des voitures et des caissons furent entourées de paille, le chemin fut couvert de fumier et de tout ce qui pouvait amortir le bruit du transport ; et, grâce à cette précaution, l'artillerie passa pendant la nuit, non sans perdre quelques braves atteints par la mitraille que, dans l'obscurité, le fort lançait au hasard. Le commandant du fort, complètement trompé par ce stratagème, s'était flatté auprès de Mélas d'empêcher qu'il y arrivât de l'artillerie française.

Dans la position où se trouvait Napoléon, plusieurs partis à suivre s'offraient à son choix ; le plus audacieux, et peut-être par cela même le plus prudent, fut celui qu'il adopta. Il jeta dans la Lombardie. Vainement Mélas voulut empêcher nos troupes de franchir le Tésin ; ce passage fut forcé.

Le 1er juin, le général Lannes s'empara de Pavie, et le 2, Napoléon entra dans Milan. Les Milanais étonnés avaient peine à en croire leurs yeux ; jamais peuple ne passa plus inopinément du sommeil de la servitude à une existence politique : la république cisalpine fut une seconde fois proclamée.

Tandis que le premier consul recevait à Milan les hommages de la reconnaissance, l'activité de ses mouvements n'était pas interrompue. Le 4 juin, la division Duhesme occupait Lodi ; peu de jours après, elle s'emparait de Crémone et jetait l'alarme jusque dans Mantoue. D'un autre côté, Murat s'était porté sur Plaisance, et, après quelques combats livrés aux portes mêmes de la ville, il en était resté maître. La veille, le général Lannes avait passé le Pô à Belgioso, auprès de Pavie, avec son avant-garde et le gros de l'armée ; enfin, le 8 juin, Napoléon faisait défiler devant lui le corps du général Moncey. L'armée de réserve était donc tout entière arrivée à sa destination ; elle s'élevait, dans sa totalité, à près de soixante mille hommes. C'était avec cette seule force qu'elle allait avoir à lutter contre une armée supérieure du double.

A son départ de Milan, le 8 juin, Napoléon pouvait former les plus brillantes espérances. Débloquer Gênes surtout était une chance des plus probables, et Masséna aurait, avec les braves qui lui restaient, mis un grand poids dans la balance : il était trop tard. Après les affaires les plus brillantes pour lui-même et pour le général Soult, après des épreuves plus pénibles que celles du champ de bataille, les souffrances et la mortalité produites par la famine, Masséna, cédant à une nécessité irrésistible, avait, non pas capitulé (il en avait repoussé le mot seul avec indignation), mais consenti à sortir de Gênes avec armes et bagages.

Cet incident inattendu changeait singulièrement la situation de l'armée française, en lui ôtant l'espoir d'un puissant renfort. Le général Ott, avec lequel Masséna avait traité le 4 juin, était venu en deux marches à Tortone, et avait poussé son avant-garde jusqu'à Plaisance, se flattant d'arriver lui-même assez tôt pour empêcher les Français de passer le Pô. Son projet ayant échoué, ce général avait pris une bonne position à Montebello, avec la résolution de combattre sur ce terrain. Cette résolution ne pouvait que convenir à l'armée française, qui devait trouver dans des engagements partiels plus de chances heureuses ; le général Lannes n'était pas homme non plus à refuser le combat ; mais n'ayant avec lui que huit mille hommes contre vingt mille, il n'avait pas intérêt à commencer l'affaire. Il fut prévenu. Cette journée fut une des plus glorieuses de la campagne, surtout pour ce général, qui seul pendant plusieurs heures, fit des prodiges, jusqu'à ce que, vers midi, l'arrivée du général Victor décidât complètement la victoire. Le général Ott eut trois mille hommes tués, et laissa cinq mille prisonniers entre les mains des Français.

En marchant sur Stradella, le premier consul traversa le champ de bataille de Montebello. Trouvant les églises encore pleines de mourants et de blessés :

—Diable ! dit-il à Lannes qui lui servait de cicérone, il paraît que l'affaire a été chaude !

—Je le crois bien, répondit celui-ci ; les os craquaient, dans ma division, comme la grêle qui tombe sur les vitrages ! De ce combat de Montebello sortira, pour le général Lannes,

le titre de duc de Montebello, que, depuis, tant d'autres beaux faits d'armes ont encore illustré. Les deux jours suivants furent employés par Napoléon à concentrer son armée, et le 11 il arriva à Stradella, où il fut rejoint par Desaix.

Parti d'Égypte avec des passe-ports du commodore Sidney Smith, ce général n'en avait pas moins éprouvé, de la part de l'amiral Keith, les traitements les plus injurieux. Débarqué à Livourne, il s'était hâté, aussitôt sa quarantaine finie, d'accourir auprès du premier consul pour partager la gloire et les périls de l'armée. Réunis tous deux sur un terrain nouveau et dans une position nouvelle, Napoléon et Desaix passèrent une grande partie de la nuit à s'entretenir et de l'Égypte, et des Anglais, et des Turcs. Les talents et l'ardeur de Desaix ne pouvaient pas rester oisifs ; le premier consul mit sous son commandement les divisions Boudet, Monnier et Lapoype. Cependant, des soixante mille hommes dont l'armée se composait, la moitié se trouvait en dehors de l'action principale : le général Thurreau était dans la vallée de Suze ; la division Chabran, laissée au siège du fort de Bard, avait rempli sa mission en huit jours. Une pièce de canon montée sur le clocher d'Albaredo avait servi à ouvrir la brèche et contraint la garnison à capituler. Un clocher changé en batterie, et lançant des boulets contre un fort, est une des singularités des dernières guerres, si fécondes d'ailleurs en étranges innovations. Dehesme, avec sept à huit mille hommes, bloquait le château de Plaisance. D'après cette dissémination forcée, Napoléon ne pouvait mettre en ligne que trente mille hommes à peu près. Les deux armées étaient ainsi en présence sur la rive droite du Pô, dans un sens inverse de l'ordre naturel, les Autrichiens adossés à la France, les Français aux possessions autrichiennes.

Quoiqu'il existât pour Mélas plusieurs moyens d'accabler son ennemi de tout le poids de ses forces rassemblées, ce général choisit entre tous le plus téméraire, celui de s'ouvrir un passage sur le corps de l'armée française. Cette confiance n'avait rien de présomptueux : son armée, pourvue d'une nombreuse artillerie, montait à plus de quarante mille combattants, tous soldats éprouvés et fiers encore des succès de la dernière campagne. Le 12 juin, l'armée française passa la Scrivia ; des détachements de cavalerie légère ayant, par ordre de Napoléon, battu la plaine qui s'étend entre cette rivière et la Bormida, reconnurent que le village seul de Marengo était occupé par un corps ennemi qui paraissait être de quatre à cinq mille hommes. Le général Victor fit enlever le village, repoussa le corps autrichien jusqu'à ses retranchemens ; mais il fut obligé de s'arrêter devant l'artillerie des têtes de pont établies sur la Bormida. Après avoir, pendant quatre heures, résisté au feu de l'artillerie ennemie, Victor, obligé d'abandonner le village de Marengo, parcourut, dans sa déroute, un espace d'environ deux lieues avant de pouvoir rallier ses troupes en désordre. Le général Lannes, qui s'était porté à sa droite pour le soutenir, repoussa d'abord l'ennemi ; mais, à son tour, il dut faire aussi un mouvement rétrograde : ce mouvement fut admirable. Attaqué par la plus grande partie de l'armée autrichienne, si ce général recule, il recule en héros ; il ne cède que le terrain qu'il ne veut pas garder ; il met trois heures à parcourir un espace de trois quarts de lieue en arrière. Napoléon venait de mettre en jeu toute sa réserve.

Les neuf cents grenadiers de la garde consulaire, placés dans une position bien choisie, formèrent comme une redoute vivante que les Autrichiens n'osèrent laisser derrière eux, et contre laquelle le général Elsnitz, commandant de la cavalerie légère, perdit en vaines efforts un temps qu'il eût pu employer à compléter la déroute des corps en retraite. Le général Carras-Saint-Cyr, avec le reste de la réserve, disputait à l'ennemi et finit par conserver le village important de Castel-Cerriolo. Enfin, vers trois heures après midi, on vit arriver les premiers régiments des divisions du général Desaix. L'ennemi croyait la bataille gagnée, et Mélas, rentré dans Alexandrie, laissait à son chef d'état-major, le général Zach, le soin de recueillir les fruits de la victoire. Présomption fatale ! la bataille gagnée n'était qu'une bataille d'attente ; c'est maintenant que la véritable bataille commence.

Napoléon a fait de nouvelles dispositions ; tous les corps sont prêts pour un mouvement combiné ; les divisions de Victor se sont elles-mêmes ralliées et vont rentrer en ligne partout où le premier consul a paru, les esprits se sont ranimés.

— Soldats, s'écrie-t-il au milieu des boulets qui soulèvent la terre sous le ventre de son cheval, c'est assez reculer, marchons en avant ! vous savez que j'ai pour habitude de toujours coucher sur le champ de bataille !

Dans ce moment s'avancait, avec l'orgueil d'un succès assuré, une colonne de cinq mille grenadiers hongrois conduite par le général Zach, et destinée à consommer la défaite de l'armée française ; Desaix marche à sa rencontre. Au moment de toucher les rangs autrichiens, il démasque une batterie de quinze pièces de canon, dont l'explosion inattendue déconcerte et rend un moment immobile la tête de la colonne autrichienne. Desaix a saisi l'instant ; il commande la charge, il va se précipiter sur l'ennemi ; une balle le frappe au milieu de la poitrine, et il tombe dans les bras du colonel Lebrun, aide de camp de Napoléon, en prononçant ces belles paroles gravées depuis sur le monument de la place Dauphine ;

— Allez dire au premier consul que je meurs avec le regret de n'avoir pas assez fait pour la postérité.

En apprenant cette funeste nouvelle, Napoléon s'écria :

— Ah ! pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer !

Cependant chaque soldat ressent le coup dont il vient d'être atteint par la perte d'un général qui lui est si cher ; sa mort sert encore sa patrie : elle double l'ardeur des troupes, et joint à leur courage naturel la soif de la vengeance. Napoléon a vu le moment où la colonne ennemie allait être ébranlée ; huit cents hommes de grosse cavalerie, commandés par le général Kellermann, tombent sur son flanc gauche avec une irrésistible impétuosité, et achèvent l'ouvrage si bien commencé par l'infanterie. Les cinq mille grenadiers sont rompus, séparés par pelotons, enveloppés de toutes parts, et faits prisonniers avec le général qui les commande. Ce retour de fortune a décidé du reste de la journée. Le village de Marengo a été repris : l'infanterie, la cavalerie autrichiennes, tout en combattant, se pressent surtout d'assurer leur retraite. L'action dura jusqu'à dix heures du soir. Il resta entre les mains des vainqueurs six mille prisonniers, huit drapeaux, vingt bouches à feu, et une grande quantité de bagages. Le nombre des tués et des blessés avait été à peu près le même, relativement aux forces respectives. Malgré la déroute de l'armée

autrichienne, l'arrêt de la victoire pouvait n'être pas irrévocable, et Napoléon croyait avoir à l'acheter par un nouvel effort. Il s'y dispose ; il prépare tout pendant la nuit pour forcer, à la pointe du jour, le passage de la Bormida. Déjà la fusillade commence, lorsqu'un parlementaire autrichien vient proposer une suspension d'armes, qui est acceptée, et, le jour même, se conclut la convention fameuse qui remet aux Français douze places fortes, délivre de la présence des Autrichiens le Piémont, Gènes et la république cisalpine, et rejette l'armée ennemie derrière Mantoue. Les châteaux et les places remis à notre armée étaient ceux de Tortone, d'Alexandrie, de Milan, de Turin, de Plaisance, de Coni, de Ceva et de Savone, la ville de Gènes et le fort d'Urbino.

Tandis qu'à Marengo, le soir, la fortune finissait par trahir avec éclat les drapeaux autrichiens qu'elle avait favorisés une grande partie du jour, des courriers du commerce apportaient à Paris la nouvelle de l'échec qu'avait d'abord essuyé l'armée française. Aussitôt toutes les nuances d'opinion s'agitent ; les républicains surtout se mettent en mouvement ; ils forment des projets, bâtissent des plans sur l'hypothèse de la ruine du nouveau Cromwell, comme ils ont coutume de désigner Napoléon ; ils jettent les yeux sur Moreau, sur la Fayette et sur le ministre de la guerre Carnot. Cependant les plus circonspects engagent les autres à ne rien précipiter, et à s'abstenir de toute mesure prématurée. Un jour de plus doit apporter de nouvelles lumières. La prudence était de saison, car le lendemain vit paraître un message d'une tout autre nature : la convention d'Alexandrie. « J'espère, écrivait le premier consul, que le peuple français sera content de son armée ! » Le peuple français était fier de son armée et du général qui l'avait conduit à la victoire. L'ivresse était universelle ; et sans doute, les mêmes hommes qui, par exaltation de sentiments politiques, avaient désiré le renversement du premier consul vaincu, applaudirent de bonne foi aux succès du général vainqueur.

Une vive douleur se mêla cependant à la joie publique : la perte de Desaix fut vivement sentie. Toute victoire à un tel prix est toujours chèrement achetée ; car nul autre général peut-être n'était autant que lui estimé des citoyens. Il n'était à l'armée d'Italie que depuis trois jours. A son retour d'Egypte, il avait écrit à Napoléon : « Ordonnez-moi de vous rejoindre ; général ou soldat, que m'importe, pourvu que je combatte près de vous ! Un jour sans servir la patrie est un jour retranché de ma vie. » Le matin de la bataille, il avait comme un pressentiment de sa fin prochaine ; il disait à ses aides de camp Rapp et Savary, que Napoléon attachait le soir même à sa personne :

— Voilà longtemps que je ne me bats plus en Europe ; les boulets ne me connaissent plus, il m'arrivera malheur.

Le même jour, et pour ainsi dire à la même heure, dans une autre partie du monde, tombait, sous le poignard d'un assassin, l'illustre Kléber, son ami, couronné des lauriers d'Hélio polis ; mais Napoléon n'était plus là : l'Egypte fut perdue pour la France.

C'était le 15 mai que l'avant garde de l'armée de réserve avait touché le sol de l'Italie ; un mois après, le 15 juin, elle avait achevé sa glorieuse mission. Napoléon rentra à Milan le 17 juin, pendant la nuit. Il trouva toute la ville illuminée

et livrée à l'allégresse ; et, le lendemain, le vainqueur de Marengo ne put faire un pas dans Milan sans être aussitôt entouré par les flots d'une population reconnaissante qui faisait retentir l'air des cris de *vive Bonaparte ! vive le libérateur de l'Italie !* Après avoir pourvu aux besoins les plus pressants de l'armée, Napoléon revint à Paris au milieu des acclamations populaires. Dans sa course, il ne s'arrêta qu'un moment à Lyon pour poser la première pierre de la construction de la place Bellecour ; et, de la même main qu'il avait brisé, au dehors, les remparts ennemis, il releva nos cités, en faisant disparaître, dans l'intérieur, les traces de nos guerres civiles. Son entrée dans la capitale eut lieu le soir ; mais lorsque, le lendemain, les Parisiens apprirent son retour, ils se portèrent en masse aux Tuileries avec de tels cris et un si grand enthousiasme, que le jeune vainqueur de Marengo fut forcé de se montrer sur le balcon.

A Sainte-Hélène, vingt ans après cette franche manifestation de la joie populaire, en racontant à ses compagnons d'exil combien il avait été fêté, Napoléon laissa échapper ces paroles qui peignaient le doux souvenir qu'il en gardait encore :

— Hélas ! ce fut un bien beau jour pour moi !

Immédiatement après le triomphe de Marengo, l'armée d'Allemagne avait répondu dignement aux succès de l'armée d'Italie : Moreau, victorieux à Hochstedt, vengeait la gloire nationale du grand revers éprouvé par les armes de Louis XIV, et bientôt la victoire de Hohenlinden, qui conduisit l'armée de Moreau à vingt lieues de Vienne, ne laissa plus à l'empereur d'Allemagne d'autres ressources qu'une prompte paix, qui fut conclue à Lunéville le 9 février 1801.

La victoire et la paix ne furent pas les seuls liens qui rattachèrent les esprits au premier consul ; l'administration intérieure du pays était encore dirigée par lui, dans l'intérêt de la gloire et de la prospérité nationales. Cette heureuse situation des choses était toute espérance aux divers partis qui, dans un but d'intérêt personnel, désiraient encore des révolutions ; mais la vie du premier consul était la seule garantie de repos et d'avenir pour le pays, et cependant cette précieuse vie était menacée : les conspirations marchaient dans l'ombre.

Une après-dînée du mois de décembre 1800, Napoléon manifesta à Josephine le désir d'aller au théâtre de la République (l'Opéra) avec elle et ses deux enfans, Eugène et Hortense. Le jour est choisi et fixé au surlendemain. En même temps, il lui recommande de se tenir prête à partir à sept heures et demie. L'heure du dîner doit être avancée à cet effet.

C'était le 3 nivôse (24 décembre) ; on donnait le grand oratorio de la *Création* d'Haydn ; madame Bonaparte était au salon avec sa belle-sœur, madame Murat, le général Lannes, Bessière, et l'aide de camp de service, le capitaine Lebrun. Quelques instants après, Duroc vient annoncer que son général, ne voulant pas attendre, va partir sur-le-champ, en emmenant avec lui Lannes, Bessière et Lebrun, et s'offre de remplacer Bessière auprès de ces dames : on l'accepte.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, que Josephine aperçoit la voiture dans laquelle était son mari déboucher rapidement dans le Carrousel.

—Et vite ! et vite ! Hortense, s'écrie-t-elle, donne-moi mon châle ; voilà Bonaparte déjà parti ; je voudrais arriver en même temps que lui.

Une femme de chambre lui apporte un cachemire qu'elle avait reçu récemment de Constantinople ; elle le jette négligemment sur ses épaules ; puis, saisissant ses gants et son éventail, elle se hâte de descendre et monte en voiture. Celle où est Napoléon était déjà parvenue à l'extrémité du Carrousel, quand tout à coup une explosion terrible se fait entendre !... C'est celle causée par la *machine infernale* de la rue Saint-Nicaise, à laquelle Napoléon, comme on sait, n'échappa que par miracle. Saint-Régent, un des principaux conjurés, s'était placé au milieu de cette rue ; un grenadier de l'escorte, le prenant pour un véritable porteur d'eau qui, par entêtement, ne voulait pas se ranger avec son tonneau, lui appliqua sur les épaules quelques légers coups de plat de sabre qui le firent s'éloigner. Napoléon passa ; l'explosion n'eut lieu qu'après. (1)

A ce bruit étrange, Joséphine jette les hauts cris. Les glaces de sa voiture ont été brisées ; mademoiselle Hortense elle-même est légèrement blessée au bras d'un éclat de verre. Voyant tout le monde fuir d'un air effaré, madame Bonaparte ne

(1) Le préfet de police et Fouché furent informés la veille que l'on complotait, pour le lendemain, dans certaines coteries, un attentat contre la vie du premier consul. Cet avis était bien vague ; chaque jour parfois Napoléon en eut immédiatement connaissance ; mais, sur le rapport de sa police que la salle de l'Opéra avait été visitée le matin même, et que toutes les mesures de sûreté étaient prises pour le soir, il partit, ce jour-là, et qu'il poussa ses chevaux plus que de coutume. L'explosion, calculée avec une rigoureuse précision, fut ainsi retardée de quelques secondes et suffit pour sauver la vie au premier consul ; mais elle taine furent blessées plus ou moins grièvement. Le gouvernement distribua des secours d'argent à ces dernières ; les orphelins et les veufs furent pensionnés.

veut pas passer outre sans connaître la cause d'une explosion aussi extraordinaire. Duroc s'est élancé hors de la voiture presque aussitôt pour savoir ce que ce peut être. Il revient un quart d'heure après, annoncer que ce n'est qu'un accident causé par l'imprudence d'un armurier de la rue de la Loi, et se hâte d'ajouter que ni le premier consul, ni aucun de ceux qui l'accompagnent, n'ont eu le moindre mal, et qu'il vient de le voir, calme et paisible dans sa loge, occupé à lorgner les spectateurs et à causer avec Fouché.

Joséphine continua sa route, passant cependant par un autre chemin que la rue Saint-Nicaise ; et lorsqu'elle entra dans sa loge, située à l'avant-scène, et en face de celle occupée par son mari, celui-ci lui fit, avec la main, un signe. Bientôt la triste vérité lui fut connue. La nouvelle de l'événement se répandit parmi les assistants. L'agitation fut portée à l'extrême ; mais l'attitude calme de Napoléon tranquillisa tous les spectateurs, et l'opéra continua comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire.

De retour aux Tuileries, dès que le premier consul vit entrer sa femme dans le salon, où il était arrivé quelques minutes avant elle, il courut l'embrasser affectueusement, et lui dit presque en souriant :

—Ces coquins de jacobins voulaient me faire sauter.... Mais toi, tu as dû l'échapper belle ?

La mère et la fille ne lui répondirent qu'en fondant en larmes.

—Est-ce donc vivre, s'écria Joséphine, que de redouter sans cesse des assassins ?

—Que veux-tu ?... Mais sois tranquille, te dis-je, cette affaire me mènera plus loin qu'on ne pense.

Quatre ans plus tard, et pour ainsi dire jour pour jour, Napoléon était couronné empereur.—*A continuer.*



UNE BANQUEROUTE.



DANS une petite ville du nord de la France, qui s'épanouit au milieu de champs de houblon et de colza aux fleurs diaprées, sur le chemin même de la Belgique et à deux pas de la frontière, vivait il y quelques années M. Koffmann, ancien munitionnaire, homme plus riche que le receveur même du département, et dont le luxe troublait le sommeil du sous-préfet. C'était un vieillard heureux, sans soucis, sans autre affaire que de dépenser ses revenus, d'avoir le plus bel équipage, la plus belle maison, la table la mieux servie de la ville. Peu soucieux de la chose publique, il avait refusé tous les emplois municipaux de sa cité, content de savoir qu'il n'avait qu'à les désirer pour les obtenir ; d'ailleurs il avait une fille, et le soin de l'établir, ou plutôt de la refuser aux nombreux prétendants qui se présentaient, l'occupait entièrement. On comprenait con-

fusément que cette riche héritière était destinée à quelque banquier de Paris, ou du moins à un des plus opulents manufacturiers de l'Alsace, et on désespérait de voir mademoiselle Sarah Koffmann s'établir dans la petite ville où personne n'était digne de sa fortune et de sa beauté ; car Sarah réunissait ces deux avantages souvent séparés, lorsqu'un jeune homme, à qui l'amour donnait sans doute du courage, se présenta chez M. Koffmann pour demander la main de sa fille.

—Mon cher M. Ristall, lui dit Koffmann, votre démarche m'honore, et dans l'orgueil que m'inspire ma fille, je l'attendais. Vous êtes le premier parti de la ville ; libre et indépendant, ma fille n'aura pas à subir avec vous les ennuis d'une belle-mère, ni moi les hauteurs d'un beau-père qui serait noble, tandis que je ne le suis point ; mais tous ici-bas nous arrangeons notre vie au gré de nos désirs ou de nos passions. J'ai consumé mes jours dans les soucis que donne la volonté d'amasser de l'argent, et je me suis convaincu qu'être riche est un des

diffuses d'un amant, M. de Ristall fut obligé de se retirer sans emporter la moindre espérance.

—Ma foi, se dit l'amoureux désappointé, il me reste une chance, tentons-la : maintenant qu'il est ruiné, on ne dira pas du moins qu'en enlevant sa fille j'ai tiré à vue sur son coffre-fort.

Et au lieu de partir pour Paris, au lieu de renvoyer ses lettres à mademoiselle Sarah, il loua une chaise de poste, fit retenir des chevaux et attendit la nuit pour pénétrer jusques à l'appartement de la jeune fille. Quand il vit briller de la lumière dans le cabinet de M. Koffmann et qu'il se crut sûr de pénétrer jusques à Sarah, il s'introduisit dans la maison le plus secrètement qu'il put, et eut le bonheur d'arriver jusques à sa maîtresse, sans que sa présence fut remarquée par les domestiques.

—Sarah, dit-il, Sarah, vous m'attendiez, n'est-il pas vrai ? Vous avez compris que dans un moment aussi fâcheux pour votre père que celui-ci, c'était moi que vous deviez voir le premier. Hélas ! que je suis malheureux ! auprès de lui ni la bonne ni la mauvaise fortune ne me réussissent.

Sarah laissa tomber sa main dans celles de celui qu'elle aimait, et M. de Ristall continua :

—Vous savez si je vous aime, Sarah ; hélas ! vous le dirai-je ? dans mon amour égoïste, j'ai vingt fois appelé le malheur qui vous arrive ; j'ai fait comme les véritables amans, j'ai souhaité que vous fussiez pauvre, j'ai souhaité que cette fortune, qui faisait l'orgueil de votre père, s'envolât, et qu'il ne lui restât d'autre trésor que vous. Le ciel, dans son amour ou dans sa colère, m'a exaucé, et la démarche que d'accord avec vous j'avais faite ce matin, je viens de la renouveler il y a quelques heures : eh bien ! M. Koffmann m'a repoussé ; riche, il ne voulait échanger votre main que contre des millions ; pauvre, il vous a vouée au célibat. Mais vous, Sarah, vous qui m'aimez, vous qui ne pouvez pas douter de mon amour, ne ferez-vous rien pour moi ? Le hasard m'a placé dans cette heureuse condition, j'ai prouvé tout ce que l'on peut attendre de la sincérité d'un honnête homme ; à votre tour, Sarah, de récompenser mon amour, et de faire pour moi ce que je n'aurais pas exigé de vous si vous étiez toujours riche.

—Que ferai-je ? répondit Sarah. Voulez-vous que je quitte mon père ? Voulez-vous que tous les coups l'accablent à la fois, et qu'il perde en un seul jour sa fortune et sa fille ? Si nous étions toujours riches, je pourrais vous suivre : mais dans le malheur qui nous accable, je dois rester.

M. de Ristall ne manquait pas d'argumens à opposer à cette piété filiale ; il ne s'agissait pas, en effet, d'abandonner le vieillard ; il ne fallait que franchir la frontière, aller passer vingt-quatre heures en Belgique, où on trouverait un prêtre obligeant qui les marierait, et, cette cérémonie faite, ils reviendraient l'un et l'autre implorer le pardon de M. Koffmann.

—A regarder la chose au point de vue de votre père lui-même, disait M. de Ristall, c'est lui rendre service. Il met le bonheur dans la fortune ; eh bien ! nous augmenterons ce qui lui reste de tout ce que je possède, et en vivant six mois dans ma terre, nous pourrons lui conserver son équipage, et il sera heureux autant qu'il peut l'être.

Une jeune fille amoureuse se rend à de plus mauvaises raisons, et elle est aisément persuadée par un beau jeune hom-

me qui, au moment où l'on perd tout, vous offre douze mille livres de rentes. Cette piété filiale qui, un instant auparavant, retenait Sarah, fut aussi le sentiment qui la décida, tellement l'éloquence de M. de Ristall était persuasive. Cependant quand elle sut que la chaise de poste était prête, les chevaux attelés, et qu'il fallait partir sur-le-champ, elle hésita encore : elle demandait deux heures de répit, puis une seule ; elle voulait descendre chez son père, ne fut-ce que pour le revoir et l'embrasser. Enfin M. de Ristall l'emporta, et Sarah permit qu'il jetât un manteau de voyage sur ses épaules. Au même moment la porte d'un cabinet s'ouvrit, et M. Koffmann, parut ; il avait tout entendu.

—Vous le voyez, dit-il au jeune amant qui tenait encore la main de Sarah ; on perd le pouvoir avec la fortune ; vous l'avez dit vous-même, ce que vous faites aujourd'hui, vous ne l'auriez pas osé si j'étais riche. Et vous, ma fille... me quitter !

Alors les deux coupables se jetèrent aux pieds de M. Koffmann ; la jeune fille pleura, elle avoua son amour, elle sollicita son père : M. de Ristall appelait sur sa conduite les investigations les plus sévères ; il avait toujours été guidé par l'amour et par l'honneur ; il aimait depuis longtemps Sarah, il n'avait pas craint de se présenter et d'essayer un refus ; maintenant que la chance avait tourné, il offrait son nom, sa personne et son bien, que pouvait-il faire de plus ? Koffmann, peut-être indécis, ne laissait pas encore deviner à quel parti il se déciderait, quand un domestique entra avec une lettre de Paris. Dès qu'il l'eut parcourue, Koffmann ne put contenir sa joie :

—Ma fille, s'écria-t-il, ma fille, rassurons-nous, nous n'avons pas perdu une obole : N***, mon ami N*** est toujours à Paris, toujours riche et fidèle, et faisant valoir mes fonds, qui prospèrent, grâce à son intelligence et à sa probité... Voici une lettre de lui... Lisez, Monsieur, lisez... Nous étions victimes d'une ruse. Monsieur nous trompait pour en venir à ses fins, et il avait pour complice la ville entière ; voilà ce qu'il appelle de l'amour et de l'honneur ! Eh bien ! M. de Ristall, avez-vous lu ? ajouta-t-il en reprenant la lettre pour la lire lui-même une seconde fois.

—Parfaitement, Monsieur.

—Avouez alors, avouez, Monsieur...

—Permettez-moi de vous proposer un arrangement, répondit Ristall : si vous êtes toujours aussi riche que vous l'étiez, je renonce à mon bonheur, je renonce à votre fille, je pars, et vous n'entendrez plus parler de moi ; mais si M. N*** a effectivement disparu, si cette lettre ne prouve rien, faites le bonheur de Sarah et le mien, acceptez-moi pour gendre.

—Avouez, Monsieur, avouez, disait toujours Koffmann, qui ne voulait pas revenir de son illusion.

—Hélas ! monsieur, répondit M. de Ristall, vous êtes lié avec N***, et moi je suis le camarade et l'ami de son fils ; je viens de le voir, je viens de l'embrasser il y a deux heures.

—Ils sont ici ! s'écria Koffmann.

Ils y étaient avant le coucher du soleil. Songez, monsieur, que nous habitons une ville qu'il faut traverser pour gagner la Belgique ; le banquier N*** est déjà loin, mais sa femme et ses enfans qui l'accompagnent dans sa suite, pouvaient être inquiétés par vous, et cette lettre est une ruse qui a assuré leur passage.

La lettre tomba des mains de Koffmann, qui n'eut plus la force de s'opposer à l'amour de sa fille, ni aux prières de M. de Ristall.

Cependant le banquier N*** ne tarda pas à arranger ses affaires, et comme il était fort honnête homme et jaloux de contenter ses créanciers, il leur donna loyalement vingt-cinq pour cent, ce qui est fort beau quand on est en Belgique. Koffmann avec le quart de sa fortune ne fut plus aussi riche que le receveur du département, mais il le fut encore assez pour éclipser le sous-préfet de sa petite ville. Instruit par le malheur, il re-

nonça aux opérations avec lesquelles les banquiers de Paris augmentent les revenus de leurs cliens, et tout à côté des prairies et des champs de colzas de son gendre, il acheta de bonnes métairies et il put se convaincre, en voyant la vie douce et heureuse de M. et madame de Ristall, que la richesse n'est pas une des conditions nécessaires du bonheur.

Pour les deux époux, ils trouvent, depuis la fuite du banquier N***, qu'une banqueroute est quelquefois bonne à quelque chose.

MARIE AYCARD.



POÉSIE CANADIENNE.

(De l'Echo des Campagnes.)

REFRAIN DE LA MÉSANGE.

Laboureur vigilant,
Qui chéris ta famille,
Pour préparer ton champ
Aux coups de la faucille,
Écoute ce refrain
Que chante le matin
La petite mésange :
Plus d'hiver, le ciel change ;
Adieu la neige et les frimats,
Sème, sème, tu cueilleras.

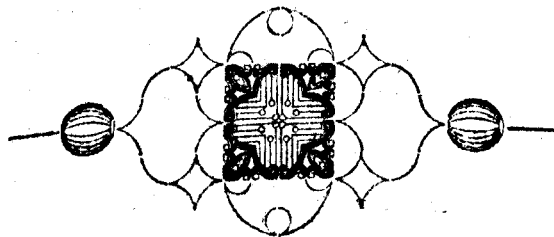
Au retour du printemps,
Quand reverdit la terre,
Sous un soleil ardent,
Aimable jardinière,
Écoute ce refrain
Que chante le matin
La petite mésange :
Plus d'hiver, le ciel change ;
Adieu la neige et les frimats,
Sème, sème, tu cueilleras.

Fillette, en ton boudoir,
Qui veux la giroflée,
A l'approche du soir,
Ne crains plus la gelée ;
Écoute ce refrain
Que chante le matin
La petite mésange :
Plus d'hiver, le ciel change ;
Adieu la neige et les frimats,
Sème, sème, tu cueilleras.

Toi, qui fais le coquet,
En un jour d'Ilgresèsé,
Pour offrir un bouquet
A ta jeune maîtresse,
Écoute ce refrain
Que chante le matin
La petite mésange :
Plus d'hiver, le ciel change ;
Adieu la neige et les frimats,
Sème, sème, tu cueilleras.

Chs. LEVESQUE.

Berthier, 10 Avril 1849.



LES VICISSITUDES D'UN CHASSEUR PARISIEN.



Un jour donc, et c'était un dimanche, je montais au grand labyrinthe du jardin, lorsque je rencontrai l'homme marchand de bonnets, lisant un énorme volume, tout en marchant à côté de moi, dans la même avenue. Je jetai un regard furtif sur le titre de son livre, et je vis que c'était *le Jardin des Plantes* de l'éditeur Dubochet. Ma petite vanité fut chatouillée, et d'un air extrêmement poli, j'allais adresser la parole à mon inconnu, lorsque lui-même m'offrit gracieusement ce que j'allais lui offrir, d'être mon *cicerone*. J'en fus un peu surpris, mais j'acceptai sans hésiter.

— Nous montons, me dit-il, et nous trouvons d'abord un arbre d'une énorme grosseur. C'est le fameux cèdre du Liban, que Bernard de Jussieu, en 1731, rapporta d'Angleterre dans son chapeau. Ce cèdre, très-élevé, le serait beaucoup plus si un imprudent chasseur n'eût cassé son bourgeon terminal d'un coup de fusil. Les érudits vous diront que le bois de cet arbre est incorruptible, éternel, et que c'est pour cela que Salomon en a bâti son temple. Le vrai est que les érudits se trompent ; ce bois est mou, de la consistance de l'aubier, et il ne vaut pas le plus mauvais sapin. Montons : entre le cèdre et le kiosque, à l'exposition du Levant, est une petite enceinte renfermant un bien humble monument couvert d'herbe et de mousse ; c'est là que repose d'Aubenton, cet homme aussi modeste que savant, sans lequel Buffon n'eût été probablement qu'un grand écrivain. Par un chemin tournant en spirale, on monte au kiosque ou belvédère, soutenu par de jolies colonnettes de bronze et entouré d'une balustrade en fer. De là, comme vous voyez, on découvre une partie de Paris et de ses environs. Le labyrinthe est planté d'arbres résineux, et offre de très-grands échantillons des espèces les plus utiles.

Mais dirigeons nos pas vers la ménagerie. Nous arrivons à la volière, joli joujou d'enfant dont l'idée doit certainement être sortie de la cervelle d'un bourgeois du Marais.

— Voici d'abord, continua M. Grassouillet, un oiseau dont l'histoire est vraiment merveilleuse, c'est le *vultur gryphus* de Linnée, de Temminck, etc. ; le *sarcoramphus condor* de Duméril, enfin le célèbre condor, sur lequel les anciens auteurs et les nouveaux nous ont fait de si belles histoires.

— Etes-vous bien sûr que ce soit le condor des anciens ?

— C'est lui-même : « c'est l'espèce si fameuse par l'exagération avec laquelle on parlait de sa taille, » dit G. Cuvier, dans son *Règne animal*, et c'est probablement pour cela que ce gigantesque naturaliste, dans sa classification très-naturelle, basée sur les analogies d'organisation, place ce vautour à côté de la baleine, sans transition intermédiaire. Quel puissant génie, monsieur ! avoir pu saisir du premier coup les nombrou-

ses ressemblances, les immenses analogies, qui réunissent côte à côte, dans la série naturelle des êtres, la baleine et le vautour ! C'est admirable, et jamais je n'aurais trouvé cela, moi ! Mais ce n'est pas tout : on a reconnu évidemment que non-seulement ce vautour était le condor des anciens (*gryphus* ou *gryps* de Pline), mais encore que ce n'était rien autre chose que le roch des Arabes, des Madécasses et des *Mille et une Nuits* de l'abbé Galand. Le voilà donc ce monstrueux oiseau qui enlève un bœuf comme un aigle enlève un lapin ; qui enlève un éléphant comme un banquier enlève une danseuse de l'Opéra ; qui, etc. etc. ; le voilà retrouvé, à force de recherches et de génie, comme on a retrouvé le plat à barbe de César à Herculanum, et les dentelles valenciennes et points d'Alençon de Julie à Pompéi.

— Tout doucement monsieur. Il me semble que les contes arabes placent le roch à Madagascar ; le condor et le *gryphus* sont positivement placés dans l'Inde, par Pline et les autres auteurs anciens : *Gryphos habet India, etc. superat elefantos et dracones, et omnia animalia præter tigridem, quam propter levitatem nequit arripere*. Or, monsieur, il me semble étrange que des savants respectés aient pu reconnaître en Amérique, dans les plus hautes montagnes des Cordilières et des Andes du Pérou, un animal décrit par les anciens douze ou treize cents ans avant la découverte de l'Amérique.

— Bah ! bah ! dit Grassouillet, se non è vero è bene trovato, et je me moque du reste.

— A la bonne heure. Continuons notre promenade.

— Monsieur, me dit Grassouillet, voici un oranger magnifique. Vous savez que nos botanistes érudits ont parfaitement reconnu dans son fruit délicieux les fameuses pommes d'or du jardin des Hespérides ?

— Non, monsieur ; mais je sais que le premier oranger qui a paru, je ne dis pas seulement dans le jardin des Hespérides, mais en Europe, a été apporté vers le temps de la découverte d'un passage aux Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance ; que Vasco de Gama a fait cette découverte précisément dans le temps que le Camoëns écrivait ses *Lusitades*, c'est-à-dire trois ou quatre mille ans après l'époque où existait le jardin des Hespérides, en Espagne. S'il n'a été coupé depuis 1813, le premier oranger qui ait végété en Europe doit encore se trouver dans un jardin royal à Lisbonne.

— Ah diable ! Cependant un savant botaniste peut se tromper de ça. J'aperçois ici un mûrier blanc. Vous n'ignorez pas, monsieur, que la graine de cet arbre, ainsi que des œufs de vers à soie, nous ont été apportés de la Chine, dans un bâton creux, vers le quatorzième siècle, comme par une sorte de miracle, par un pèlerin.

— Je sais, monsieur, que le mûrier blanc existe en Europe depuis la plus haute antiquité, et je le prouve par la jolie fable

the, soit à la fosse aux ours, soit à la ménagerie des tigres et des lions, soit à la rotonde, où affluent les curieux et les bonnes d'enfant, soit devant les grillages de la volière aux mille couleurs, et nous avons été souvent dîner ensemble chez le restaurateur, en payant chacun notre écot. Il y a plus, il était si bonhomme, que lorsque je prenais un extra au dessert, il ne s'en formalisait pas pourvu que je payasse, et, mettant à part toute orgueilleuse susceptibilité, il en acceptait même quelque chose ; il était tout à fait bon enfant !

Le mois d'août étant arrivé, je fus obligé de partir pour les environs de Briançon, dans les Hautes-Alpes, où j'avais quelques affaires, et mon excellent ami fut désolé de cette cruelle séparation.

— Reviendrez-vous à Paris ? me dit-il, la larme à l'œil.

— Je ne sais trop, mon cher monsieur ! peut-être que non.

— Quoi ! nous ne nous reverrions plus ?

— C'est possible.

— Eh ! bien non, ce n'est pas possible, nous nous reverrons, c'est moi qui vous le dis !

L'automne allait commencer, et dans les hautes montagnes des Alpes, que j'habitais alors, les nuits commençaient à devenir fraîches. Un certain matin, je dormais profondément, quand un tapage épouvantable vint me réveiller en sursaut. C'était un bruit de voix humaines, d'aboïements de chiens, de cors de chasse, de claquements de fouets à rompre le tympan le mieux organisé. Effrayé de ce tintamarre tout à fait étrange et se passant dans ma cour, je me précipitai à bas du lit et courus ouvrir ma croisée ; puis je vis... vous devinez bien que c'était mon ami Grassouillet descendant de la charrette qui, à Briançon, l'avait pris dans la diligence Laffitte et Caillard pour le remorquer dans les montagnes. Je ne le reconnus pas d'abord, car il était en costume de chasse, et je ne l'avais jamais vu que dans la redingote cannelle d'un marchand de bonnets. Il portait un cor de chasse en sautoir sur une veste de couil, des guêtres de peau par-dessus un pantalon de nankin, et une cravate verte à la Colin pardessus une casquette en peau de veau. Une poire à poudre lui battait la hanche droite, un sac à plomb la hanche gauche, et une énorme gibecière lui pendait au bas des reins. Il avait encore eu le talent d'arranger par-dessus tout cela un fouet, un sifflet et une aiguillette. Derrière lui marchait un montagnard, grand et fluët comme une asperge, mais agile, musculeux et d'une mine assez équivoque ; il l'avait racolé, je ne sais comment, en passant à Briançon. Thomas, tel était le nom du paysan, était chargé d'un énorme sac de nuit en velours d'Utrecht, d'une carabine, d'un fusil double, de cinq ou six paquets et il conduisait à la laisse un lévrier, un boule-dogue et un roquet.

Tout cela hurlait à la fois pendant que Grassouillet, las de sonner des fanfares, me criait :

Voici César et sa fortune ; j'ai passé le Rubicon, ce qui veut dire que j'ai vendu mon magasin, et je viens dans vos montagnes pour embrasser un ami et chasser le rupicapre.

A peine Grassouillet eut-il déposé son bagage dans mon humble demeure, qu'il me dit ;

— Vous vous êtes trompé, mon bon ami, ce n'en est pas une.

— Quoi ?

— Le chamois, comme vous l'appellez, n'est pas une gazelle, c'est un rupicapre ; demandez plutôt aux savants qui ont donné au genre ce joli petit nom bien harmonieux. Il appartient à la classe des mammifères, ordre des ruminants, famille des antilopiens ou *antilopeæ*, Lesson. Linnée avait appelé cet animal *antilope rupicapra* ; Pallas, Desmarest, etc., lui avaient laissé ce nom ; mais nous autres savants d'aujourd'hui, nous avons fait comme Sganarelle, nous avons changé tout cela, et nous perfectionnons étonnement la science en mettant à gauche ce que les autres avaient mis à droite. C'est ainsi qu'au lieu de dire isard rupicapre, comme on disait autrefois, nous disons, par une inversion très-ingénieuse, rupicapre isard ; vous sentez que c'est là un immense progrès.

— Il me paraît que vous avez cultivé la science, depuis que nous ne nous sommes vus.

— Parbleu ! je le crois bien. Dès l'instant où j'ai quitté le commerce, j'ai suivi régulièrement les cours du Jardin des Plantes... Exemple : autrefois, je vous aurais dit bêtement : « le chamois est de la famille des antilopes ; » aujourd'hui je vous dis : « le rupicapre est de la famille des antilopiens, ou des antilopées, ou des antilopéides, ou des *cerophoris*, ou... etc. etc.

Les antilopes sont des ruminants à cornes creuses, pour me servir du terme nouveau, ce qui veut dire qu'elles ne sont pas creuses du tout ; mais qu'elles se composent d'un noyau osseux intérieur, et d'un étui élastique qui le recouvre. Les rupicapres, en particulier, ont les cornes simples, lisses, courbées postérieurement dans les deux sexes ; ils ont des pores inguinaux, mais ils manquent de larmiers et de brosses, ainsi que de muflle ; leur queue est très-courte.

Le rupicapre isard est le seul animal de la famille des antilopiens que nous ayons en France, encore y est-il fort rare : on ne le trouve guère que sur les plus hauts sommets de nos Alpes et des Pyrénées. Sa taille est celle d'une petite chèvre. Il est couvert de deux sortes de poils, l'un laineux et brunâtre très-abondant, l'autre soyeux, sec et cassant. Il est d'un brun foncé en hiver, d'un brun fauve en été ; sa tête est d'un jaune pâle, avec une bande brune sur le museau et autour de l'œil. Une ligne blanche lui borde les fesses ; ses cornes sont noires, petites, très-courtes, lisses et un peu arrondies, verticales et droites, puis courbées brusquement en arrière à la pointe. Hein ! que dites-vous de ma science ?

J'espère, mon bon ami, que nous irons dès demain chasser le rupicapre.

— Je ne pourrai pas vous y accompagner, mais votre domestique Thomas, que je connais de vieille date, est un de nos plus intrépides chasseurs de chamois, et il se fera un grand plaisir de vous servir de guide.

— Cela m'étonne, car je ne lui ai parlé, tout le long de la route, que du rupicapre, et il m'a dit ne pas connaître cet animal.

— Voilà l'inconvénient d'être trop savant. Parlez-lui de chamois, et vous verrez.

En effet, M. Grassouillet n'eut pas plutôt lâché le mot, que Thomas se retrouva sur son terrain favori.

Cet animal, dit-il, vit en troupes et ne se plaît qu'au milieu des rochers escarpés des plus hautes montagnes de l'Europe

et du nord de l'Asie. Il est d'une agilité incomparable, franchit les précipices, grimpe les pentes les plus rapides, suit les sentiers les plus étroits sur le bord des abîmes, saute de roc en roc, s'arrête net sur la pointe aiguë d'un rocher où à peine a-t-il de la place pour poser les quatre pieds, et tout cela avec un aplomb, une facilité de mouvement, qui prouvent autant la justesse de son coup d'œil que sa force musculaire. N'ayant aucune arme à opposer à ses ennemis, il ne peut avoir recours qu'à la vitesse de sa fuite. Sa vigilance ne s'endort jamais, et il a perfectionné ses organes de l'odorat, de l'ouïe et de la

vue, au point qu'il est fort difficile de le surprendre. Lorsque le troupeau paît dans un vallon solitaire, il y a toujours sur les roches élevées environnantes deux ou trois vieux mâles en sentinelle, qui observent la campagne ; pour peu que l'un d'eux découvre quelque chose de suspect, il avertit par un sifflement aigu, et tout le troupeau détalé avec une vitesse incroyable ; en un clin d'œil tout a disparu au milieu de roches inaccessibles et de précipices infranchissables où l'on ne peut les suivre. — *A continuer.*

LE BORD D'UN ABÎME.



A petite ville de Digne est si étroitement resserrée dans un triangle de montagnes qu'on ne sait, en y arrivant du midi ou de l'ouest, comment on pourra passer outre ; mais un peu au-dessus des dernières habitations, cette barre apparente laisse voir une rupture, et le sentier qui part de là se divise bientôt pour se diriger d'un côté vers les Hautes Alpes et pour descendre de l'autre dans les plaines de la

Provence. La montagne qui marque ce point de partage présente dans sa coupe abrupte l'aspect d'un promontoire.

C'est à environ une demie-lieue, dans le flanc gauche de cette pyramide verte et boisée, qu'existe un établissement thermal dont les eaux ne seraient pas moins renommées que celles de Gréoux, si depuis longtemps il n'était pas de mode d'aller à ces dernières, plus rapprochées, d'ailleurs, des villes d'Aix et de Marseille.

Plusieurs sources bouillonnent presque à fleur de terre ; l'odeur sulfureuse qu'elles répandent les annonce de loin, et leur chaleur est si intense qu'elle ne cède qu'à une longue évaporation. Les étuves surtout ont une action irrésistible ; elles forment deux grottes profondes dont la température, bien que de degré différent, est assez élevée pour que la sueur ruisselle de tout le corps dès qu'on y pénètre.

Le paysage environnant est d'une fraîcheur merveilleuse. L'homme trouvant tout fait dans cette belle solitude a eu la sagesse de ne rien défaire ; il s'est contenté d'aligner quelques marronniers sur une promenade, et de dessiner deux ou trois al-

ées sur les rampes les plus douces. L'établissement est adossé à une muraille gigantesque dont le sommet surplombe et semble menacer ruine ; en face, un torrent emporté à grand bruit vers la Durance roule en cascade au fond d'un ravin qui lui sert de lit. Partout la végétation active et forte déploie une abondance sauvage ; elle couvre toutes les cimes d'une verdure perpétuelle et va développer jusqu'aux germes perdus dans les fentes des rochers ; on voit çà et là de jeunes arbustes entourés de touffes d'herbe ou de mousse, se dresser avec vigueur vers le ciel, tandis que leurs racines s'allongent ou se tordent sur des pierres nues et retombent comme des filets de lianes.

Jetée dans un cadre si gracieux et si riche, que doit paraître une maison peuplée de malades ? il est impossible qu'elle ne semble pas aussi laide que misérable ; et en effet, on regrette de ne trouver que la physionomie d'un hôpital à un édifice dont la place seule exigerait, pour l'harmonie du tableau, des proportions plus larges et des formes plus élégantes ; mais ce qui attriste bien autrement, c'est lorsque, parcourant l'intérieur, l'œil s'arrête sur ces infortunés qui passent de longues heures à gémir et qui ne s'adressent la parole que pour s'entretenir de leurs maux. Il y a là des artisans, des militaires, des pères, des chèvres, des bûcherons ; toutes les professions qui travaillent ou qui souffrent le plus semblent réunies ; cependant, la plainte y est égoïste comme partout ; elle demande des consolations et n'en donne pas ; et puis, si les rangs sont confondus, il n'en est pas de même des esprits ; la triste égalité des douleurs les rapproche inutilement ; jusque dans les eaux communes de la piscine, l'homme qui pense demeure séparé de celui qui n'est organisé que pour sentir ; et combien n'est-il pas à plaindre, lorsque rien ne parle à son intelligence ou à son cœur ! Plus la foule qui l'entoure est serrée, plus le vide qu'il y trouve est effrayant ; nulle oreille qui l'entende, nulle bouche qui lui réponde, et qu'est-ce donc si sa pensée enchaînée à la terre ne sait rien espérer au delà ! oh ! alors, son isolement est complet ; c'est le morne

silence de l'abandon, et il est difficile que son âme, forcée de se replier toute entière sur elle-même, ne devienne pas plus malade que son corps.

Telle était, il y a peu d'années, la déplorable situation d'un vieil officier d'infanterie qui était venu demander aux bains des Alpes un soulagement qu'il n'avait pu obtenir des eaux des Pyrénées ; tout concourait à aigrir le chagrin qui l'obsédait ; sa carrière n'avait pas été heureuse ; des blessures et une longue captivité en avaient arrêté le cours ; lieutenant et décoré avant vingt ans, il s'était retiré à cinquante avec le simple grade de capitaine ; parens, amis, femme, il avait successivement tout perdu ; il ne lui restait qu'un fils, encore enfant, qu'il avait placé dans un collège et qu'il destinait aussi à suivre la carrière militaire, moins pour se rattacher à la vie en essayant avec un autre lui-même de prendre une revanche sur le sort, que parce qu'à ses yeux il n'y avait rien au-dessus du métier des armes.

Sans illusions, sans espérances, qu'attendre de l'avenir ? on ne vit que dans les douleurs du présent et tout les aggrave :

« Mes béquilles ne me soutiennent pas, elles me tuent, » répétait sans cesse le malheureux officier au médecin de l'établissement, et celui-ci qui avait surpris le secret de ses peines, lui répondait avec douceur : « Ces béquilles qui vous pèsent tant iront rejoindre, dès que vous le voudrez, toutes celles qui sont suspendues à la muraille de l'oratoire ; je ne peux rien sans vous ; calmez l'âme, guérissez-la, et je me charge du reste. »

Calmer son âme ! la guérir ! Il l'aurait vainement essayé ; pendant plus de quarante ans, cet homme n'avait eu foi qu'en son épée, et son épée l'avait trompé ; il ne croyait plus à rien, si ce n'est à la mort, seul remède que lui présentât son désespoir ; mais la tête la plus troublée, tant qu'il lui reste une lueur de raison, n'aborde pas sans effroi la pensée du suicide ; le doute du néant a aussi ses terreurs comme le doute de la divinité, et l'homme que n'entraîne pas l'étourdissement d'un vertige, se demande toujours en mesurant l'abîme d'un œil inquiet : où serai-je demain ?

Le vieux capitaine luttait depuis long-tems avec lui-même sans pouvoir s'expliquer une résistance qu'il regardait presque comme une lâcheté, lorsqu'un soir, souffrant plus que de coutume, il vit passer trois jeunes soldats qui allaient en chantant rejoindre leur corps.

— « Comme ils marchent ! s'écria-t-il, sont-ils heureux ! qui dirait que c'est dans ce même chemin que j'ai fait trois étapes en une journée au retour de l'île d'Elbe ; tout me souriait alors ; j'avais été fidèle au malheur et à l'exil ; je voyais des épaulettes de colonel étinceler devant moi, et je doublais gaiement le pas ; au bout de la route, j'ai trouvé Waterloo et un biscayen qui m'a labouré les deux jambes. Adieu gloire et fortune ; tous mes rêves se sont évanouis à l'ambulance ; depuis, je n'ai cessé de languir, de me traîner ; et dire que ce sera toujours de même, que je n'aurai aucun repos, aucun soulagement ! oh ! c'est trop de patience, il faut en finir ; allons, allons, lorsque tant de femmes ont assez d'énergie pour se délivrer d'une existence devenue insupportable, est-ce à moi, vieille moustache, d'être plus faible qu'elles ? un coup de pistolet dans la tête, et je ne souffrirai plus ! »

En s'excitant ainsi par le sentiment qui dominait dans son cœur de soldat, il s'achemina le plus rapidement qu'il put vers

les bains ; dans sa précipitation il glissa sur des pierres roulantes, fit une chute, et les éclats de rire de quelques fumeurs groupés sur la porte de l'établissement achevèrent de l'exaspérer. Dès qu'il fut arrivé à sa chambre, il se débarrassa de ses béquilles avec colère et ouvrit brusquement le tiroir où étaient ses pistolets ; mais la dernière lettre de son fils était sur la table, elle frappa ses regards ; il la prit, il la relut, et des larmes roulèrent dans ses yeux en s'arrêtant sur ce passage ; « vous m'avez promis que vous ne seriez absent que soixante cinq jours ; j'aurais bien voulu changer le six en cinq ou en quatre ; mais puisque cela n'était pas possible, j'ai marqué sur le calendrier que vous m'avez donné soixante cinq points noirs, et chaque jour, j'en efface un ; quand donc effacerai-je le dernier ? il en reste encore vingt ; ainsi, les deux tiers du chemin sont faits ; mais il me semble que je n'arriverai jamais au bout ; que vous seriez bon d'abrégé un peu une route si noire et si longue ! »

Longtemps indécis et sans mouvement, le capitaine finit par se laisser tomber sur un fauteuil ; ses idées étaient confuses ; tour à tour il s'accusait d'étouffer le cri de la nature et il se reprochait de l'écouter avec trop de faiblesse ; dans ce désordre tumultueux, il se sentit saisi d'un étrange scrupule ; déterminé à s'arracher la vie, il craignit de léguer à son fils un exemple funeste, et pour prévenir ce danger, il résolut de déguiser sa mort sous les apparences d'un accident. Ce parti une fois adopté, il passa le reste de la nuit à écrire à l'enfant qu'il allait abandonner ; dans ce dernier entretien qu'il prolongea involontairement au delà des bornes ordinaires, il eut souvent à se faire violence pour ne pas trahir sa résolution ; cependant, après avoir écrit le mot *adieu*, ce mot si triste et si doux que le cœur dans ses instincts d'espérance et de foi fait venir de lui-même sous toutes les plumes comme sur toutes les lèvres, il s'arrêta, demeura un instant pensif, et se hâta de fermer sa lettre qu'il remit comme d'habitude au messager des bains chargé du service de la poste.

A la pointe du jour, il gravit la montagne par le sentier tracé au-dessus de l'établissement ; la route de ce côté est plus longue que pénible ; il tourna comme dans les sinuosités d'un labyrinthe à travers les bouquets de chèvre-feuille épars sur la bruyère, et plus loin il fit halte pour reprendre haleine sous des érables humides de rosée ; aucune matinée de mai n'avait été aussi belle ; les parfums qui s'exhalaient du romarin, du muguet sauvage, de l'aubépine et des fraises de bois semblaient s'adoucir en se mêlant, et le feuillage printanier, cette harpe des brises, accompagnait de ses frémissements mélodieux les chants d'allégresse des oiseaux. Tout cela préoccupe, tout cela émeut lorsqu'on va mourir ! Il y a dans tout cela des voix intimes qui parlent plus à l'âme qu'aux sens ; c'est la vie de la terre avec tous ses prestiges, tous ses enchantements, toute sa pureté ; et dans ces images saisissantes n'y a-t-il pas quelque révélation secret ? l'air des hauts lieux ne pénètre-t-il pas jusques au cœur ? n'est-on pas enfin, bien près de concevoir une autre vie, une vie céleste, quand il semble déjà qu'on la voie et qu'on l'entende ?

Le vieil officier, dont la tête se dégorgait par degrés et qui sentait son sang se rafraîchir, accéléra sa marche pour atteindre la crête de la montagne ; parvenu au point le plus élevé, il s'avança de rocher en rocher jusqu'au bloc isolé qui

tions ébranlées ; il hésitait à comprendre qu'il y avait pour lui plus de courage à supporter la vie qu'à s'en affranchir et que la mort menaçante, au lieu du néant, lui présentait l'éternité.

Quelques paysans, qui venaient de le remarquer au moment où le sermon finissait, ne pouvaient s'expliquer comment il avait osé s'avancer si loin ; ils lui firent signe de revenir au plus vite ; mais quel fut leur effroi, lorsqu'ils le virent chanceler et qu'ils s'aperçurent qu'il était infirme ; ce ne fut alors qu'un cri autour de la chapelle ; on accourut de toutes parts sur la cime de la montagne ; le vieux prêtre, averti par les pénitents, fendit la foule, et aussitôt qu'il l'eût dépassée, les impressions les plus opposées se peignirent sur sa figure ; au saisissement de la joie succéda le trouble de l'épouvante ; il resta sans voix, les bras étendus vers l'étranger qui, de son côté, frappé d'une émotion subite à sa vue, le considérait sans pouvoir proférer une seule parole ; ce silence mystérieux fut court, mais solennel ; c'étaient deux frères d'armes qui s'étaient séparés sur un champ de bataille et qui se retrouvaient au bord d'un abîme ! l'officier fut digne du prêtre ; ses mains se croisèrent sur son cœur et ses yeux baignés de larmes se levèrent avec reconnaissance vers le ciel.

L'intrépide compagnon de sa jeunesse ne voulut laisser à

personne le soin de l'arracher au péril qui le menaçait ; attaché à une longue corde tenue par deux vigoureux montagnards, il parvint jusqu'à lui et le ramena aux acclamations de la multitude ; tous deux alors s'embrassèrent avec effusion ; le bon curé ne savait pas qu'il venait de sauver plus que la vie à son ancien camarade : " Ah ! mon ami, s'écria-t-il, quel beau jour ! c'est toi qui m'as soustrait aux baïonnettes russes quand j'étais étendu tout sanglant sur le pont de Montereau, et je n'avais jamais pu t'en remercier ! Dieu n'a pas voulu me laisser mourir sans avoir eu ce bonheur ; grâces lui soient rendues ! "

Le capitaine venait de recevoir une nouvelle existence ; un rayon d'en haut l'avait consolé en l'éclairant ; ce fut moins dans les eaux des bains qu'il devait aller désormais chercher la santé que dans les entretiens du presbytère ; il y retrouva le calme que lui avait demandé son médecin ; le rétablissement dont il désespérait se fit peu attendre ; et ses béquilles, devenues insensiblement plus légères, furent enfin clouées en ex-voto sur les murs de l'oratoire ; heureux d'une double convalescence, il ne s'appuya plus que sur son ami et sur son fils.

ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

Nous sommes redevables à M. DE PUIBUSQUE, pour le charmant récit ci-dessus. La plus part de nos lecteurs connaissent plus d'une année, après avoir visité les différentes parties de notre continent. Il est un de ces esprits riches, vastes et bien informés, profond observateur des hommes et des choses, jugeant et appréciant avec un tact rare tout ce qu'il rencontre sur son chemin, les pays qu'il traverse, leurs différents gouvernements, leurs usages, leurs mœurs, leur avenir social et politique. Dans le charmant récit dont M. de Puibusque nous permet de favoriser aujourd'hui les lecteurs de l'*Album*, on reconnaîtra une plume habile, élégante, enrichie par l'étude, les observations et les voyages ; on y trouvera un conte aimable et

spirituel. *La Revue Canadienne* du 17 septembre 1847, en publiant quelques écrits de M. de Puibusque faisait les remarques suivantes :

"M. de Puibusque est bien connu en France et fort estimé, comme l'auteur de plusieurs ouvrages, qui ont paru, à différentes époques, dans des Revues et autres publications périodiques. Mais son plus beau titre de gloire est sans contredit son "HISTOIRE COMPARÉE DES LITTÉRATURES ESPAGNOLE ET FRANÇAISE." Cet ouvrage remarquable a remporté le prix proposé par l'Académie Française au concours extraordinaire de 1842. Il forme deux volumes grand 8vo. et a été publié en 1844 par Dentu, Imprimeur-Libraire, au Palais-Royal."

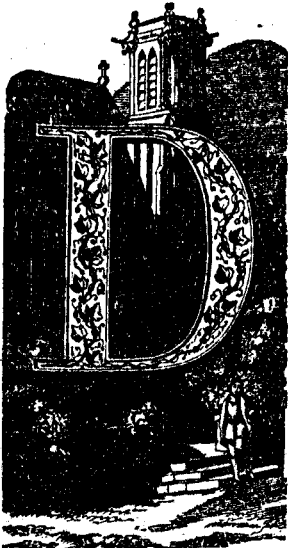


LITTÉRATURE CANADIENNE.

UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE VI.

La Chasse.



DURANT la nuit les deux vaisseaux, dont le haut des mâts était à peine visible à l'horizon au coucher du soleil, s'étaient tellement rapprochés qu'au point du jour l'un d'eux se trouvait par le travers du Zéphyr du côté du vent, à une bonne portée de canon. C'était une polacre, sous toutes ses voiles, et offrant au vent tous les chiffons de toile qu'elle pouvait porter. A cinq ou six milles en arrière une corvette, qui elle aussi charriait de la voile autant

qu'elle en pouvait porter, faisait tous ses efforts pour gagner au vent du Zéphyr.

La polacre semblait attendre la corvette, car elle commençait à rentrer ses bonnettes et à amener ses perroquets volants.

L'officier de quart crut qu'il était à propos de réveiller le capitaine, et il descendit dans la cabine.

—Capitaine, deux voiles en vue !

—Et après ?

—Je n'aime pas leurs manœuvres !

—A quelle distance ?

—L'une par notre travers, au vent ; et l'autre à cinq ou six milles en arrière.

—Quelles espèces de navires ?

—Le plus près est un trois mâts. Je n'ai pas pu bien distinguer, mais j'ai cru entrevoir des sabords. Le second est à peine visible.

Le capitaine sauta à bas de son hamac, saisit sa longue-vue et monta sur le pont.

L'aurore commençait à poindre ; une lueur pâle et faible semblait sortir des flots vers l'Orient ; de gros nuages noirs, poussés par la brise, semblaient courir au-dessus des mâts.

D'un coup d'œil le capitaine reconnut que c'était une polacre, armée en guerre. Il ne pouvait encore reconnaître le vaisseau qui était à l'arrière, et qui apparaissait comme une masse noire, s'avançant, en roulant sur les ondes, comme le génie des tombeaux.

—En haut tout le monde sur le pont ! cria le capitaine.

Cet ordre fut répété par l'officier de quart, et en un instant tout l'équipage fut debout.

—Largue les ris du petit hunier !

—Oui, oui, capitaine.

Et cinq à six matelots s'élançèrent dans les haubans du mâts de mizaine.

—Borde le grand foc, en avant là !

—Timonier, veille à la risée !

—Oui, oui, capitaine.

—Lof à la risée !

—Lof, répéta le timonier.

—Laurin, cria le capitaine en s'adressant au maître canonier, vieux loup de mer à la moustache grise, chargez-moi un canon à poudre pour assurer notre pavillon. Ce vaisseau ne montre pas ses couleurs, nous allons lui montrer les nôtres.

—Oui, oui, capitaine.

Un instant après, le pavillon américain montait au haut du mâts le long de sa drisse, son battant flottant au vent et déployant ses couleurs nationales. Un coup de canon, tiré à poudre, vint ébranler le Zéphyr jusqu'au fond de sa cale.

Frappé comme par un coup d'électricité, un homme bondit comme une balle dans la cabine et retomba sur ses pieds en dehors de son lit. La première impulsion de cet homme fut de se fourrer sous la table, mais la vue de Sir Arthur Gosford, qui s'habillait à la hâte, modifia considérablement l'évolution qu'il allait exécuter.

—Oh ! mon cher monsieur, qu'est-ce que ça veut dire ? nous avons été surpris par des pirates ! je crois les entendre qui montent à l'abordage ; ils nous ont tiré une bordée à bout touchant ! Entendez-vous ? quel piétonnement sur le pont !

—J'espère que ce n'est rien, répondit Sir Gosford, d'une voix calme. Peut-être quelque signal. Montons sur le pont pour nous informer.

—Oui, c'est ça, montez ; vous descendrez ensuite me dire ce que c'est. Pendant ce temps là, je vais m'habiller et charger mes pistolets.

—Oh ! comte, vous n'avez pas besoin de vos pistolets, je vous en garantis.

—C'est toujours plus prudent, qui sait ?

Quand Sir Gosford fut monté sur le pont, il vit le capitaine Pierre, sa longue-vue à la main, examinant, de dessus la hune d'artimon où il était monté, le vaisseau qui ne se trouvait plus qu'à une petite portée de canon et qui s'avancait vers le Zéphyr.

La moitié de l'équipage était distribuée dans les mâts et sur les vergues déferlant toutes les voiles ; l'autre moitié de l'équipage rangée par file à tribord et à babord se tenait prête à exécuter les moindres ordres.

Le capitaine ayant terminé son examen, redescendit sur le pont.

—Que pensez-vous de ce vaisseau ? demanda sir Gosford, en s'approchant du capitaine.

—Ma foi, je n'en sais trop rien. Nous avons montré nos couleurs ; il ne montre pas les siennes, j'ai envie de lui demander pourquoi. Après, nous saurons à quoi nous en tenir sur son compte. Et le capitaine se tournant vers maître Laurin :

—Un coup de canon à boulet à l'avant de ce navire !

—Et un canon tonna, son boulet allant ricocher à l'avant de la polacre.

—Ah ! ah ! s'écria le capitaine, il montre ses couleurs ! c'est un pavillon Hollandais. Et la polacre s'avancait toujours, en maintenant sa position par le travers du Zéphyr.

—Babord la barre !

—Babord la barre, répéta le timonier.

Au mouvement du gouvernail, le Zéphyr, arrivant un peu, prit plus de vent dans ses voiles et s'élança gracieusement en s'éloignant graduellement de la polacre, qui serrait au plus près afin de ne pas dépasser le Zéphyr, qui était sous le vent à elle.

—La Polacre exécuta la même manœuvre que le Zéphyr, et fit une semblable arrivée.

—Capitaine, ce vaisseau manœuvre comme nous ; que prétend-il faire ?

—Je n'en sais rien, répondit celui-ci en secouant la tête ; je n'aime pas son apparence, et j'aime encore moins celle de cette corvette, qui charie de la voile plus qu'il n'en faut pour marcher décentement.

Il faisait alors grand jour et l'on pouvait facilement distinguer la corvette, qui n'était guère plus qu'à quatre à cinq milles, et gagnait à chaque instant sur le Zéphyr qui n'avait pas encore toutes ses voiles dehors.

En ce moment Trim, le gros nègre, qui regardait attentivement la polacre, appuyé sur le bastingage de babord, fit signe à Tom de venir près de lui.

—Tom, lui dit-il quand il fut arrivé, je ne sais si je me trompe, mais ce vaisseau m'a tout l'air d'une certaine polacre que nous avons rencontrée aux environs du Cape Frio, il y a un mois, lorsque nous allions à Rio, et que nous avons alors reconnue pour un de ces maudits pirates, qui infestaient les côtes du Brésil à cette époque.

—Trim, tu as raison.

—Tiens, Tom, regarde sa voile de mizaine ; vois-tu cette pièce de toile ronde au milieu, et cette autre un peu au-dessous ? oh ! je suis bien sûr maintenant.

—Moi aussi je la reconnais maintenant, c'est bien la même

polacre. Nous allons danser tout à l'heure au son du canon. Si encore nous n'avions pas à nos trousses cette maudite corvette, que je n'aime pas du tout, je me moquerais bien de la polacre ; nous lui ferions bien vite prendre le large comme nous le lui avons déjà fait prendre !

—Capitaine, cria un matelot, placé en vigie au mât d'artimon, la corvette fait des signaux à la polacre.

Le capitaine dirigea un instant sa longue-vue sur la corvette.

—Courez vite en bas, sir Gosford, pour rassurer votre fille et mademoiselle Thornbull. Vous les ferez passer dans la grande cabine. Nous allons bientôt essayer une bordée ; et peut-être aurons-nous besoin des canons de poupe qui sont dans ma cabine.—Dans tous les cas, soyez tranquille, je tâcherai d'éviter le combat et ferai force de voiles pour leur échapper, si, comme je le crois, ce sont des ennemis. Si une fois je puis virer de bord, je me moque bien d'eux. Allez, allez vite.

A peine sir Gosford fut-il descendu, que les flancs de la polacre s'embrasèrent, un nuage de fumée l'enveloppa toute entière, et sept à huit gros boulets vinrent mourir à une demi encablure du Zéphyr. Au-dessus de la fumée on vit un pavillon noir, sur lequel se dessinait en blanc une tête de mort et au-dessous deux os en croix, monter le long de sa drisse et se fixer à la tête du grand mât.

Oh ! oh ! murmura le capitaine Pierre, il paraît qu'on ne fait plus de mystère maintenant ; ils ont eu tort tout de même de commencer le bal à cette distance, avec des caronades qui ne portent qu'à moitié chemin.—Puis se tournant vers son équipage :

—Allons, mes enfans, pointez dans la voilure !

—Oui, oui, capitaine.

—Attention ! feu !

Et les douze canons de babord, qui éclatèrent en même temps, firent trembler le Zéphyr dans toute sa membrure. Le capitaine suivit de l'œil l'effet de sa bordée dans la voilure de la Polacre.

—C'est bien, mes enfans, donnez-moi des dix-huit à cette distance ; ça parle au moins.

—Holà en avant là, nettoyez le gaillard d'avant ! c'est au tour de Cicéron à parler maintenant, il aura peut-être quelque chose à dire ?

En un instant tout fut près.

Le capitaine se rendit lui-même sur le gaillard d'avant, et là de sa voix qui dominait le bruit du combat et les clameurs du pont, il fit entendre les ordres suivants, de l'exécution vive et prompt desquels dépendait peut-être le salut du Zéphyr.

—Pare à virer !

Tous ceux de l'équipage destinés à la manœuvre coururent se placer à leur poste, le timonier amena un peu pour faire porter les voiles.

—Adieu-va !

Aussitôt on brassa l'ourse d'artimon tout à fait sous le vent, et le timonier mit la barre sous le vent.

—Largue le lof !

En un clin d'œil les écoutes des focs et des voiles d'étai ainsi que l'amarre de la grande voile, furent larguées.

Le capitaine profita de l'instant où l'on exécutait cette manœuvre, pour pointer lui-même son canon favori, son Cicéron.

Aussitôt que la proue du *Zéphyr* arriva au vent en droite ligne avec le flanc de la polacre :

—Feu ! cria le capitaine.

Et sans prendre le tems de regarder l'effet, que pouvait avoir produit l'éloquence de son prince des orateurs à la parole de fer, il cria à l'équipage d'une voix sonore et retentissante :

—Décharge derrière !

Et au moment où la proue du *Zéphyr*, obéissant à cette manœuvre, commençait à dépasser le lit du vent, encore une fois la voix du capitaine retenût et fit entendre l'ordre de :

—Décharge devant !

A ce commandement les vergues des voiles de mizaine furent vivement brassées et orientées sur le côté opposé ; et le *Zéphyr*, ayant viré de bord vent de vent, s'élança en bondissant à travers les flots comme un coursier qui, un instant retenu par le mors, se sent enfin libre sous les rênes qu'on lui abandonne, il tressaille, il secoue sa crinière, il dévore l'espace ; tel le *Zéphyr* frissonnait dans sa membrure sous l'effort du vent, qui sifflait dans ses voiles, en ce moment toutes dehors ; sa proue en fendait l'onde, faisait jaillir à l'avant des tourbillons d'écume, qui s'enlevaient et se dispersaient en vapeur emportée par la brise.

—Hourra ! hourra ! crièrent spontanément tous les matelots du *Zéphyr*, en le voyant si gracieusement franchir les lames écumantes.

Mais la manœuvre si hardie de virer de bord vent de vent sur un vaisseau ennemi, n'avait pu s'exécuter sans approcher le *Zéphyr* à la portée des canons de la Polacre, qui envoya sa bordée en plein dans ses voiles, emportant le grand perroquet et la perruche, causant plusieurs avaries assez importantes dans ses cordages, et blessant légèrement deux gabiers dans les huniers.

Quand à la Polacre, elle avait bien plus considérablement souffert dans sa mâture, ayant eu son mât de mizaine brisé, un peu au-dessous de son hunier, entraînant dans sa chute une partie des cordages du grand mât, déchirant du haut en bas le grand hunier et la grand'voile.

Trim, qui durant tout ce temps s'était tenu campé au-dessus de la cambuse, avait suivi de l'œil l'effet de la décharge de Cicéron. Au moment où le coup partit, il se dressa sur ses genoux et quand il vit le mât de mizaine de la Polacre tomber, il jeta un cri de triomphe, lança sa casquette pleine de graisse dans les airs et sautant sur le pont il se mit à crier à tue-tête, en gesticulant et cabriolant comme un fou :

—Hi ! hi ! hi ! Bonjour la Polacre, en voulez-vous encore ? hi ! hi ! hi ! Bien visé ça, mon petit maître ! hourra pour mossié Céron ! Cré matin ça que mossié Céron ! Il est temps moué couri faire le déjeuner ! Cré matin ça que mossié Céron ! hourra ! hourra !

Et le pauvre Trim, ivre de joie, entra dans la cambuse où il tisonna vigoureusement le feu et brassa ses chaudrons. Puis un instant après, ressortant sur le pont quand la bordée de la Polacre vint causer les avaries, dont nous avons parlées, dans la voilure du *Zéphyr* ; il agita son poing vers la Polacre, en lâchant un énorme juron, et s'étonnant que le capitaine ne lui courut pas sus, pour le punir de sa témérité. Mais le capi-

taine ne pensait pas ainsi, et d'ailleurs il avait bien d'autres choses à faire.

Le *Zéphyr* qui, sous sa nouvelle bordée, courait grand large, fut bientôt hors de la portée des caronades de la Polacre ; mais comme il avait perdu deux de ses mâts et souffert de graves avaries dans son grément, il était évident que la Corvette gagnait considérablement sur lui.

Le capitaine Pierre appela le maître d'équipage, et lui recommanda de faire servir à ses gens une double ration de rum et un bon déjeuner.

Après avoir fait l'inspection de la mâture, examiné les avaries, s'être assuré que les blessures de ses matelots étaient légères et avoir assisté à leur pensement, il donna quelques ordres au contre-maître et descendit dans la cabine, où il crut qu'il était temps de se rendre.

Sir Arthur Gosford était assis sur un sofa tenant une des mains de Sara, qui sanglottait et pleurait à chaudes larmes, et qu'il s'efforçait de rassurer ; Clarisse calme et tranquille était assise près de son père, sa tête appuyée sur son épaule.

A l'arrivée du capitaine, tous trois se levèrent à la fois, et d'une seule voix lui demandèrent où en étaient les choses sur le pont.

—Tout est clair maintenant. Pas d'accident sérieux, quelques voiles et quelques gréments endommagés. Voilà tout.

—Pas de blessés ? demanda Sara d'un air timide.

—Pas pour en parler, deux hommes égratignés.

—Et la Polacre ? demanda sir Gosford.

—La Polacre ! oh ! nous lui en avons donné assez pour aujourd'hui. Je ne crois pas qu'elle y revienne une seconde fois.... Mais à propos où est donc M. le comte d'Alcantara ?

—Le comte d'Alcantara ? répétèrent Clarisse et Sara tout d'une voix.

—Oui, je ne le vois nulle part ; il ne s'est pas montré sur le pont, il doit être resté dans la cabine, continua le capitaine.

—Il était ici quand la canonnade a commencé, lisant dans ce livre à l'autre bout de la table. Je suis sorti un instant pour aller chercher mes deux enfans, et quand je suis rentré il n'y était plus.

—Vous êtes bien certain ?

—Bien certain.

Le capitaine s'avança pour voir par curiosité quel était ce livre qui pouvait avoir assez intéressé le comte, au milieu de la confusion de la canonnade.

C'était un livre d'heures, ouvert à la prière des agonisants !

Comte d'Alcantara, cria le capitaine à haute voix, où êtes-vous ?

Personne ne répondit.

Le capitaine appela le maître d'hôtel, et lui ordonna d'aller sur le pont voir si le comte d'Alcantara y était, et s'il ne l'y trouvait pas, de s'informer et de le chercher partout.

On appela, on chercha, mais en vain. « Ceci devient sérieux remarqua le capitaine à Sir Gosford, je commence à craindre qu'il ne soit survenu quelque accident. »

—Ecoutez, s'écria Clarisse, il me semble avoir entendu quelque chose au fond de la salle, écoutez !

Le capitaine, Sir Gosford, Clarisse et Sara coururent à l'endroit d'où semblait venir un son faible et étouffé. On écouta encore, puis on entendit une voix qui criait : « au secours. » La voix venait de la soute aux vivres. Le capitaine voulut ouvrir la porte, mais elle était fermée en dedans. Sans perdre de temps, il l'enfonça d'un coup de pied et entra. Personne !

— C'est pourtant bien d'ici que venait la voix, dit Clarisse.

— Oui, oui, répondit une voix, qui semblait venir de l'autre monde.

— Et où ?

— Ici.

— Et où, ici ?

— Ici, ici, j'étouffe, dans le baril à fleur ; vite, vite, j'étouffe !

Le capitaine en un instant comprit tout ; il débarrassa un baril à fleur qui se trouvait couvert de sacs, de boîtes et d'autres choses ; et au même instant on vit le couvercle se soulever, puis une tête et une figure, toutes blanches, sortir de dedans un baril à demi plein de farine, soufflant et éternuant comme un marsouin.

Une explosion d'éclats de rire vint saluer cette fantastique et grotesque apparition. Etrange combinaison des facultés humaines. Tout à l'heure des pleurs, maintenant des ris ! Tant il est vrai que souvent les extrêmes se touchent. Le sublime et la mort à un bout, le ridicule et la folie à l'autre ; la bravoure sur le pont et la peur dans un baril de farine ! quels contrastes et quels rapprochements !

— Ne riez pas de mon malheur, je vous en prie, cria le comte, en essuyant sa figure du revers de sa main. Je vais vous raconter comment cet accident m'est arrivé ; attendez.

Et, en ce disant, il passa dans la cabine du maître d'hôtel, où il se lava et fit sa toilette.

— Allons sur le pont, mes enfans, dit Sir Gosford à Clarisse et à Sara, pour prendre l'air un peu, et examiner ce qui se passe au dehors.

Sur le pont tout se ressentait des effets de la dernière escarmouche. Des bouts de cordages coupés, des tronçons de mâts, des épars, des vergues brisées, qu'on était activement occupé à réparer. A l'arrière du Zéphyr, la Corvette qui avançait, avançait toujours, et qui avait regagné le chemin, que la manœuvre si heureuse et si hardie du Zéphyr lui avait fait perdre. Plus loin dans la distance, la Polacre qui avait abandonné la chasse pour le moment, et réparait ses avaries.

Ce spectacle avait quelque chose d'effrayant, aussi Sir Gosford eut-il regret d'être venu sur le pont avec ses deux jeunes filles. Il fut bien aise de redescendre dans la cabine quelque temps après, quand la clochette du maître d'hôtel vint annoncer que le déjeuner était servi.

— Allez déjeuner, Sir Gosford, lui dit le capitaine, ne m'attendez pas ; j'irai vous rejoindre dans un instant.

Le capitaine donna les ordres nécessaires pour se préparer à l'abordage, car il vit bien qu'il n'y aurait pas moyen de l'éviter. Après avoir jeté encore un coup d'œil sur la Corvette qui avançait toujours, il recommanda qu'on vint l'avertir aussitôt qu'elle commencerait à arriver à la portée de

ses deux pièces de retraite, qui étaient dans sa cabine ; et il descendit prendre sa place à la table du déjeuner.

Le silence le plus profond régnait dans la cabine. Les figures étaient sérieuses ; celle du comte d'Alcantara trahissait une certaine confusion qu'il s'efforçait de surmonter. Le capitaine qui voulait prolonger le repas, et faire diversion aux sombres pensées qui occupaient l'esprit de ses convives, s'adressa au comte d'Alcantara et le pria, en s'efforçant de supprimer un sourire, de leur raconter la cause de l'accident qui lui était arrivé.

— C'est une vraie fatalité, répondit le comte, imaginez que voulant monter à la hâte sur le pont, pour aller me mêler aux combattans, je pris le chemin de cette chambre croyant y arriver plutôt, cherchant à mettre le pied sur un baril pour sortir par l'écoutille, quand, fatalité ! le couvercle s'enfonça sous mes pieds et voulant me soutenir sur une espèce de tablette, la planche manqua et je fus précipité dans le baril, entraînant avec moi sacs, boîtes et tout ce qui se trouvait sur la tablette,

— Mais, c'est un terrible accident, vous pouviez étouffer.

— Dans toute autre circonstance, continua le comte en reprenant tout son aplomb, ce n'eût été rien ; mais vous pouvez juger des tortures que j'endurai, quand je vis qu'il m'était impossible de soulever l'énorme poids qui était tombé sur le baril, surtout, remarquez bien, surtout quand je réfléchis, que peut-être de ma présence ou de mon absence sur le pont, pouvait dépendre l'issue du combat !

L'effronté et impudent bavard ! pensèrent tous les passagers. Le capitaine se moucha, sir Gosford toussa, Clarisse avala une énorme gorgée de thé au risque de se brûler, et Sara sourit tristement. Cependant à mesure qu'il parlait, l'idée de la scène du comte, sortant de la farine comme Vénus sortant de l'onde, vint peu à peu prendre la place des idées plus sombres, que la vue du spectacle sur le pont avait réveillées dans leur esprit.

Déjà le déjeuner avait duré quelque temps, quand un coup de canon se fit entendre. Tous se levèrent à la fois. Le capitaine s'élança sur le pont.

CHAPITRE VII.

L'Abordage.

Le reste des passagers se hâta de suivre le capitaine. Celui-ci vit que dans deux heures, tout au plus, la Corvette les aurait rejoint, et qu'il était inutile à lui de songer à réparer les avaries qu'avaient éprouvées les mâts et les cordages de son navire. Sa figure, de gaie et souriante qu'elle était au déjeuner, était devenue sérieuse et sombre. C'était une bien critique situation que celle dans laquelle il se trouvait. Sa vie qu'il allait risquer, il n'y songea pas un seul instant ; ce n'était pas ce qui l'occupait ; il pensait au sort bien plus effrayant que la mort qui attendait ses deux jeunes passagères, dont l'une était si aimable dans sa gaieté et l'autre si intéressante dans sa timide mélancolie, si les pirates parvenaient à s'emparer de son navire. Cet homme si fort eut un instant un indicible sentiment de crainte ; mais il sentit instinctivement qu'à ce moment tout le monde avait les yeux sur lui, et il fit violence à l'émotion qui commençait à le dominer.

—Faites venir ici le maître d'équipage ! cria-t-il.

En un instant le maître d'équipage fut auprès de lui.

—Débarrassez-moi le pont de tous ces bouts de cables, d'épaves, de voiles ; serrez-moi tout ça dans les soutes !

—Oui, oui, mon capitaine.

Et le capitaine qui venait de donner cet ordre bien plus pour donner à sa physionomie son expression de calme ordinaire, que pour l'urgence de la chose, se tourna alors vers Sir Gosford auquel il fit signe de s'approcher. Passons ensemble sur le gaillard d'avant, j'ai quelque chose à vous dire et je n'aimerais pas à être entendu de vos enfans, lui dit tout bas le capitaine. Et ils passèrent tous les deux à l'avant du navire.

—Sir Gosford, lui dit le capitaine, je n'ai pas besoin de vous le cacher, vous le voyez aussi bien que moi, nous allons bientôt avoir un combat à mort avec cette Corvette, qui nous poursuit avec acharnement. Dans deux heures elle nous aura rejoint. Dans deux heures nous serons peut-être forcés d'en venir à l'abordage.

—Et croyez-vous qu'il n'y a pas moyen de l'éviter.

—Oh ! si mon Zéphyr avait toutes ses voiles, mais n'en parlons pas ; s'il les a perdues, c'est galamment au moins ! Non, Sir Gosford, je ne crois pas qu'on puisse l'éviter. Et ce qui me fait le plus de peine, croyez-moi, c'est d'avoir à bord vos deux intéressantes jeunes filles. Si elles n'étaient pas à bord, ah ! morbleu, je ne les aurais pas laissés courir si longtemps ces pirates, et je leur aurais au moins sauvé la moitié du chemin. Ce n'est pas la première fois que mon bon Zéphyr s'est trouvé bord à bord d'un forban. J'ai un équipage, Sir Gosford, comme vous n'en trouverez peut-être pas un autre semblable. Mais, vous savez, il ne faut qu'un accident, une chose qu'on ne peut prévoir, un rien pour tourner les chances, et je crains pour vos enfans, seulement pour elles.

—Et si mes enfans n'étaient pas à bord ?

—Oh ! alors ce serait bien autre chose. Vous rappelez-vous, il y a dix-huit mois, avoir vu sur tous les journaux des Etats-Unis la destruction d'un nid de pirates et la prise de 35 forbans qui furent jugés et exécutés à la Nouvelle-Orléans ?

—Oui, je m'en rappelle.

—Eh ! bien ces 35 forbans faisaient partie d'un équipage de 250, qui montaient un navire de plus grande force que cette Corvette qui nous suit à l'arrière ; et c'est mon Zéphyr avec mon équipage qui ont attaqué et pris ce pirate après avoir tué la plus grande partie de son monde et avoir vu périr le reste avec leur vaisseau dans les flammes.

—Et n'aviez-vous pas un plus nombreux équipage ?

—Non, le même nombre, et tous les mêmes hommes, à l'exception de vingt-sept qui furent tués dans le combat, et que j'ai remplacés depuis.

—Eh ! bien capitaine. Voici ce que j'ai à vous dire. Je suis le père de l'une de ces jeunes filles et l'autre est sous ma protection, vous sentez que leur vie et leur honneur me sont aussi précieuses que ma propre vie. Et bien, moi, je vous dis que je n'ai aucune inquiétude sur leur sort. Si le malheur veut que les pirates se rendent maîtres de notre navire, je... Une pâleur livide se répandit sur sa figure ; il se passa la main sur le front, puis faisant un effort sur lui-même, je les tuerai de ma propre main toutes deux, continua-t-il, plutôt que de les voir tomber en leur pouvoir.

—Sir Gosford, vous êtes un noble père, lui dit le capitaine qui avait suivi sur sa physionomie les agonisantes inquiétudes de son âme dans cet instant de terrible hésitation. Je vous crois ; vous veillerez sur vos filles dans la cabine.

—Non capitaine. Je me battrai sur le pont avec vous.

—Et pourquoi faire ? Ne serez-vous pas bien mieux auprès de vos enfans pour les rassurer et veiller sur elles. Retournez maintenant les trouver et le plutôt vous pourrez descendre le mieux. Surtout donnez leur à entendre que la Corvette est un vaisseau de guerre et non un pirate.

—Croyez-vous qu'il y ait actuellement quelque danger ?

—Non, pas encore, leurs boulets ne pourront pas nous atteindre de quelques temps. Allez et je vous dirai encore un mot avant le combat.

Pendant que le maître d'équipage faisait exécuter les ordres du capitaine ; celui-ci, un bras passé par dessus l'étau de mizaine, réfléchissait à la terrible responsabilité qui en ce moment pesait sur lui. Il se figurait les atrocités que commettraient les pirates s'ils s'emparaient de son navire, son cœur se serrait dans sa poitrine et il tressaillait involontairement à l'idée de ces monstres profanant de leurs regards et souillant de leurs attouchements ces deux innocentes créatures si pures. " Oh ! non, se dit-il à lui-même, oh ! non, avant que cela arrive, ils me marcheront sur le corps ou je ferai sauter mon vaisseau. On peut mourir avec honneur, cela n'arrive qu'une fois ; mais vivre pour voir un tel spectacle, oh jamais ! " Sa figure s'était animée, son œil brillait, ses narines se dilataient comme s'il eut respiré le carnage.

—Holà ! mes enfans, nettoyez-moi ce pont bien net, leur dit-il en se retournant vers son équipage ; si ces messieurs veulent nous faire une petite visite, qu'on les reçoive au moins proprement !

—Et moi, mon maître, interposa Trim en riant de son gros rire de nègre, j'ai envie de leur préparer une ratatouille de ma façon accompagnée d'un gombo filé, qu'appellez-vous filé, mais tel qu'ils n'en mangent pas souvent.

—Bravo ! cria l'équipage.

Le capitaine sourit et s'assit sur l'affût d'un des canons du gaillard d'avant. Il ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment d'orgueilleuse satisfaction de se voir à la tête d'aussi braves marins. En effet il aurait été difficile de trouver cent trente hommes y compris Trim, aussi braves, aussi robustes, aussi actifs, aussi expérimentés, aussi obéissants. Il sentait qu'il fallait qu'ils mourussent tous jusqu'au dernier avant que les pirates pussent se dire maîtres du vaisseau, et que tant qu'il y en aurait un, un seul, celui-là ferait plutôt sauter le navire que de se rendre. Cette idée était bien une consolation sans doute, mais elle n'en était pas moins une preuve que, dans l'opinion du capitaine au moins, l'engagement qui se préparait allait être acharné, et que les chances étaient douteuses.

Quand le pont eut été nettoyé, le capitaine fit distribuer à chacun les armes suivant son occupation, il fit ouvrir les soutes aux poudres et apporter aux pieds des mâts tout ce qui pouvait servir à l'abordage. Les gabiers avec leurs carabines montèrent dans les hunes ; les canonniers se rangèrent près de leurs pièces, la mousqueterie se distribua le long des passavants ; les grapins, les piques, les grenades, tout fut disposé en son lieu et place.

Les passagers, sans en excepter l'intrépide comte d'Alcantara, étaient dans une inquiétude facile à imaginer; Sir Gosford seul conservait son calme et son sang-froid habituel. Sa résolution était prise, se battre jusqu'à la mort, et à la dernière extrémité se tuer d'un même coup lui et ses enfans. Sa résolution était extrême, mais enfin mieux valait la mort que le déshonneur.

Clarisse Gosford était restée sur le pont, examinant tous ces préparatifs de défense et de destruction. En vain son père lui avait conseillé de descendre et de suivre sa jeune amie dans la cabine. Clarisse avait suivi avec une anxieuse curiosité toutes ces dispositions ordonnées avec calme par le capitaine, et exécutées tranquillement, sans confusion, sans bruit, mais promptement par les gens de l'équipage, dont la figure impassible et sévère ne trahissait pas le moindre signe de crainte, quoiqu'elle exprima en même temps la gravité avec laquelle ils considéraient la présente conjoncture.

Le capitaine, qui avait évité de se trouver près de Clarisse, ayant été obligé de se rendre, pour surveiller une manœuvre, sur le gaillard d'arrière, où elle était avec son père, elle alla droit à lui et lui demanda d'un ton ferme.

—M. le capitaine, je sais que nous allons avoir une bataille, vous n'avez pas besoin de me le cacher, je le vois bien; je n'ai pas peur, ainsi ne craignez pas de me dire la vérité. Croyez-vous que vous ne pourrez éviter l'abordage?

La question était directe. Il n'y avait pas moyen d'éluder la réponse. Dire ce qu'il ne pensait pas, pouvait avoir de funestes résultats, au cas où ses plus sérieuses craintes se réaliseraient; dire ce qu'il pensait, pouvait lui causer un choc dangereux. Le capitaine se trouvait plus embarrassé qu'il ne l'aurait été, s'il eut eu à répondre à dix brigands qui lui auraient demandés la bourse ou la vie, le pistolet sur la gorge.

—Vous ne répondez pas, capitaine.

—Pardon, mademoiselle, mais je ne sais pas... peut-être... voyez-vous... ça dépend.

—Tenez, Capitaine, je vais vous dire: je vous comprends, c'est assez. Vous croyez qu'un abordage est inévitable, et vous n'osez me le dire. C'est bien bon à vous, capitaine, mais ne vous inquiétez pas par rapport à moi, j'ai ici de quoi me défendre, et elle lui montra deux petits pistolets en miniature, damasquinés et montés en bois d'acajou.

—Mais que feriez-vous avec cela, faible et courageuse enfant que vous êtes?

—L'un pour le premier qui osera me toucher; l'autre pour moi, plutôt que de tomber vivante entre leurs mains!

—Vous exagérez notre position; quand même nous serions vaincus, ce qui n'est pas encore accompli, nous en serions quittes, pour être faits prisonniers de guerre et être relâchés quelque temps après, aussitôt qu'ils auraient reconnu que nous sommes citoyens Américains, naviguant sous le pavillon Américain.

—Mais ce navire n'est donc pas un vaisseau pirate?

—Pirate? mais non, ne voyez-vous pas le pavillon Anglais qui flotte au haut de son mât. C'est un vaisseau de guerre qui nous prend pour quelqu'ennemi portant de fausses couleurs.

—Oui, c'est vrai; je vois bien le pavillon anglais. Aussi vous croyez donc que ce ne sont pas des pirates, comme nous l'a dit le comte d'Alcantara?

—Le comte? Mais comment peut-il vous avoir dit une semblable folie? à moins qu'il ne soit troublé, il aurait dû voir, comme vous et moi, que c'est un vaisseau de guerre anglais. Demandez à votre père, il vous dira comme moi.

—Holà, sir Gosford, n'est-ce pas que ce vaisseau porte le pavillon...

—De la Grande Bretagne, répondit sir Gosford qui venait d'entendre ce que le capitaine avait dit, et je ne comprends pas qu'ils s'acharnent à nous prendre pour un ennemi.

En ce moment un éclair brilla à l'avant de la Corvette, une légère fumée s'éleva à sa proue et une détonation se fit entendre.

—Un coup de canon! dit Clarisse, en tressaillant malgré tous ses efforts pour rester calme.

—Oui, mademoiselle, répondit le capitaine. Le boulet est venu s'ensevelir dans une lame à deux ou trois encablures de nous; vous feriez bien d'aller rejoindre votre amie, qui n'est pas aussi courageuse que vous. Aussi bien j'ai un mot à dire à M. votre père, qui ira bientôt vous retrouver.

—Sir Gosford, dit-il aussitôt que Clarisse fut partie, voici ce que j'avais à vous dire: mon parti est pris, je n'attendrai pas que les pirates viennent à l'abordage; j'irai, moi, les trouver chez eux. Aussitôt que je verrai la Corvette assez près, je virerai de bord sur elle, et ce sera sur le pont de la Corvette que se décidera la bataille. Si nous sommes vaincus, vous ne reverrez plus, car je serai mort. Dans ce cas il ne vous restera plus qu'une chose à faire, et ce sera bien mieux que de tomber aux mains des pirates, vous ferez sauter le Zéphyr. Vous connaissez l'écouille qui communique à la route aux poudres; un tison ou un coup de pistolet, et l'affaire est faite! J'ai confiance toutefois que vous n'en serez pas réduit à cette extrémité. Je vous connais et je ne crains pas d'imprudences de votre part. Je vais faire boucher et clouer le grand hublot de la cabine et fermer toutes les issues. Il n'y aura que l'escalier à garder, dans lequel il ne peut descendre qu'un homme à la fois. Vous fermerez la porte et je vais vous donner trois hommes, en outre de mon nègre Trim, sur lesquels vous pouvez compter comme sur vous-même. Je réponds que tant que Trim ne tombera pas, il n'y a pas de danger. Il tiendra son poste jusqu'à la mort. D'ailleurs j'aurai moi-même un œil à la cabine, et comme la scène sera transportée sur le pont de la Corvette, il n'y aura pas de danger, j'espère.

—Capitaine, mais n'est-ce pas un grand risque que vous faites là. Il serait, ce me semble, plus prudent d'attendre l'ennemi que d'aller chez lui. Il peut vous préparer quelques embûches.

—C'est vrai; mais cependant comme il ne s'attend certainement pas à ce que nous l'abordions, il sera surpris; et en profitant du premier instant d'étonnement, nous en viendrons peut-être à bout plus facilement. Dans tous les cas telle est ma décision pour le moment et à moins qu'il ne survienne quelque chose pour déranger mes plans, je l'aborderai.

—Je sens que c'est par rapport à mes enfans que vous en êtes venu à cette détermination; merci capitaine!

Une larme de reconnaissance vint un instant trembler à la paupière de Sir Gosford ; il pressa la main de Pierre dans les siennes, et le quitta pour aller rejoindre ses enfans, en lui jetant un de ces regards qui veulent dire : "J'ai foi en vous, vous êtes le plus noble et le plus généreux des hommes." Une amitié vive et profonde venait de se former entre ces deux hommes qu'un simple hasard avait rapprochés.

— Timonier, comment est la barre ?

— Ouest quart nord-ouest, capitaine. Le vent mollit.

— Jetez le loch.

— Oui, oui, répondirent deux matelots, qui s'élançèrent pour jeter le loch à la mer ; ils comptèrent :

— Combien de nœuds ?

— Cinq, Capitaine.

Le vent avait moli tout d'un coup. Il ne ventait plus que par petites risées inégales, et le vaisseau ne filait plus que cinq nœuds. Les voiles étaient à peine enflées, et par moment battaient sur les mâts quand le Zéphyr revenait, en se soulevant sur la lame. Le capitaine fit border la brigantine et orienter toutes les voiles au plus près. Sous cette nouvelle allure le Zéphyr faisait autant de route que la Corvette ; il se tint ainsi à la même distance, hors de portée de canon, pendant plus d'une demi-heure.

Quand le vent fut tout à fait tombé, le capitaine donna l'ordre aux gabiers de descendre, fit déposer les armes aux pieds des mâts, et commanda tout le monde à la réparation des mâts et des voiles. Deux vigies furent placées dans les hunes pour surveiller les mouvements de la Corvette. Le temps était alors à peu près calme ; le navire cependant continuait à plonger à la lame, et tanguait considérablement.

En un instant toutes les soutes aux cordages, aux voiles, aux mâts de rechanges, furent ouvertes. La plus grande activité régnait sur le pont, qui avait changé son apparence de guerre pour celle d'un vaste atelier où deux cents bras étaient activement employés.

Le capitaine qui se sentait soulagé d'une immense responsabilité, descendit à la cabine.

— Eh bien, capitaine, quelle nouvelle ?

— Le vent est tombé. Si le calme peut durer jusque vers les trois heures de l'après-midi, nous aurons réparé nos avaries, jamellé les mâts, remplacé nos voiles, et après cela qu'il souffle tant qu'il voudra, nous sommes sauvés.

— Et vous croyez que le calme tiendra ?

— Il y a toute apparence.

Cette nouvelle fut reçue comme une bénédiction du ciel, puis chacun s'empressa de monter encore une fois sur le pont, où un spectacle, bien différent de celui qu'ils y avaient vu une heure auparavant, vint frapper leurs regards. A l'arrière, la Corvette, un peu en dehors de la portée de canon, se balançait lourdement et s'élevait sur les lames, ayant toutes ses voiles dehors. Le Zéphyr aussi portait toutes ses voiles, qui clapotaient sur les mâts à chaque roulis du vaisseau.

Le temps était chaud, le soleil dardant à pic ses rayons brûlants ; quelques nuages gris restaient stationnaires au firmament, et semblaient contempler ces deux vaisseaux prêts à s'entre-détruire, et qui n'attendaient qu'un souffle de vent pour commencer leur œuvre de destruction et de carnage.

A mesure que le calme durait, la sérénité prenait la place

dans l'âme de tout le monde des sentiments si naturels d'appréhension et de crainte, que l'on éprouve à la veille d'une bataille et surtout d'une bataille sur mer, où il n'y a pas de retraite possible. Sur mer la mort vous environne de tous côtés ; sur le vaisseau le fer, le feu, les balles ; hors du vaisseau la mer et ses abîmes. La mort, partout la mort !

Les heures s'écoulaient ainsi, chacun parlant peu mais pensant beaucoup, jusqu'à ce que la clochette du maître d'hôtel encore une fois vint annoncer que le dîner était servi.

Sur les quatre heures de l'après-midi, la mer était tout à fait calme ; les avaries du Zéphyr étaient complètement réparées ; des mâts de rechanges avaient été substitués à ceux qui avaient été brisés, de nouvelles voiles avaient remplacé celles qui manquaient. Quand le dernier cordage eut été fixé dans les poulies, un hurra s'échappa simultanément de la poitrine de tout l'équipage, et à bord tout sembla rentrer dans les habitudes de routine journalière. Il semblait que la Corvette n'était plus là, à leurs talons. Le Zéphyr avait toutes ses voiles maintenant et pouvait se jouer de la Corvette ! A la profonde sollicitude avait succédé une espèce de folle et insouciance sécurité. Les tribordais descendirent dans la batterie, et les babordais faisaient nonchalemment leur quart.

Le reste de la journée se passa ainsi et le soleil descendit dans la mer où il s'engloutit lentement comme un globe de feu.

Après le souper, l'atmosphère était lourde et le temps bas et sombre. Aucun souffle de vent ne ridait la surface des eaux. Le timonier avait quitté la barre et regardait, pardessus le couronnement de poupe, la mer qui phosphoresçait lorsque quelque poisson venait soudre à la surface de l'eau. Les gens de quart assis par groupes conversaient entre eux, et fumaient.

Il n'y avait pas d'apparence de vent. Tout annonçait une nuit tranquille. Peu-à-peu les passagers descendirent à leur cabine et se couchèrent.

Le capitaine Pierre fit le tour du navire, examina soigneusement toutes choses, fit mettre les canons en serre, après quoi il appela l'officier de quart.

— Vous aurez soin, lui dit-il, de tenir constamment une vigie à la hune d'artimon, et de veiller strictement les mouvements de la Corvette à l'arrière. Au moindre signe de brise, faites moi éveiller. Surtout veillez la Corvette.

— Oui, mon capitaine.

Le capitaine Pierre descendit se coucher, non sans quelque inquiétude à l'endroit des Pirates.

Quatre coups viennent d'être piqués sur la cloche. Les passagers dorment profondément ; le capitaine ronfle ; le Zéphyr est immobile, comme une sentinelle des horse-guards à Londres ; le matelot qui vient de piquer la cloche fait entendre son monotone refrain "à l'autre bon quart ! Tout repose à bord du Zéphyr."

Cependant tout ne reposait pas à bord de la Corvette. Qui eut pu voir ce qui s'y passait et entendre ce qui s'y disait, eut entendu beaucoup de choses et vu beaucoup de mouvement et d'activité. Il eut vu des canots, des chaloupes et toutes les embarcations de la Corvette descendre tranquillement à l'eau ; il les eut vues remplies de figures féroces ; il eut vu des

pistolets et des poignards à leurs ceintures, et il eut lu dans leur physionomie "mort et carnage" ; il eut vu les embarcations glisser rapidement et sans bruit sur la surface liquide et se diriger vers le Zéphyr.

Parmi l'un des groupes qui causaient nonchalemment et fumaient à bord du Zéphyr, il y avait un homme qui n'était pas de quart, mais qui veillait parce qu'il ne pouvait pas dormir. Cet homme c'était le docteur Trim. Le docteur était très aimé des matelots pour ses contes, qui les amusaient, et ses chansons de nègre, qui les faisaient rire. Or Trim leur racontait, en ce moment, une de ses plus intéressantes histoires de nègres marrons, et il en était à une scène qui les faisait rire à cœur joie, quand tout à coup Trim se redressa, fit un signe du doigt et leur cria. "chut." Il écouta encore de toute ses oreilles.

—C'est rien, dit-il, moué cru entendu qué chose.

—Qu'as-tu entendu ?

—Moué sé pas, pit-être la brise, pit-être la lame li clapoté, pit-être rien.

—Allons, continue.

Trim continua son histoire, la reprenant où il l'avait laissée. Il eut à peine dit quelques paroles, qu'il s'arrêta tout court.

—Chut ! moué entendu qué chose, c'est sur. C'est pas la lame, c'est pas la brise. Allons voir par dessus le bord.

Tout la groupe alla avec Trim ; ils regardèrent mais ils ne virent rien.

—Ecoutez, dit Trim, entendez-vous ; moué entendu bien qué chose ; moué sé pas quoué, mais entendu toujou.

Ils prêtèrent l'oreille et n'entendirent rien.

—Tu rêves, Trim, viens nous rachever ton histoire, ou bien vas-t-en rê er dans ton hamac.

—Non, moué pas rêve : dans tout cas moué va aller rêver comme vous di, non pas dans mon l'hamac, mais dans la zune.

Trim monta dans la hune d'artimon à côté de la vigie qui s'était endormie, et qui se réveilla en entendant monter dans les haubans.

—Trim, c'est toi docteur, que viens-tu faire ici ?

—Y fairi trop chaud en bas, et moué vini prendre l'air en haut ; et pis encore moué cri avoir entendu qué chose, si pas quoué, comme le brit des rames sourdes, écoutons, regardons. Ah ! moué entendu encore.

Le matelot en vigie mit sa grosse main goudronnée derrière son oreille, en forme de cornet acoustique, et écouta.

—Je n'entends rien, rien du tout.

—Et bien, moué entendu bien à c't'heure ; Ah ! tiens, regardes du côté de l'arrière, là bas, vois t'y qué chose qui brille sur l'eau ?

—Sur l'eau, non ; ah ; oui, arrêtos ; mais ce n'est rien ; quelques gros poissons qui dorment à la surface, et qui agitent l'onde et la font étinceler avec leurs nageoires.

Trim regarda et écouta encore quelques instants, et quand il out été satisfait de son examen :

—Vois-ti et entends-ti maintenant ?

—Je n'entends rien, et je ne vois rien, si ce n'est de temps en temps l'eau qui étincelle, quand quelque poisson vient l'agiter.

—Oh non, n'est pas poisson qui agit l'eau, trop régulier pou ça ; moué voyé bien longue trace continue et de chaque côté itou des étincelles comme des rames qui plongent. Tiens, regarde, y a un, deux, trois, quatre embarcations. Moué sûr, moué descendi avertir officier de quart.

—Eh bien, va ; je vais veiller de mon côté.

Trim descendit et alla faire part à l'officier de quart de ses soupçons. L'officier de quart, après s'être satisfait par lui-même qu'en effet il y avait quelque chose qui remuait et faisait étinceler l'eau, à une grande distance encore dans la direction de la Corvette, descendit réveiller le capitaine.

—Capitaine, Capitaine.

—Eh ! bien, qu'y a-t-il ?

—Je ne sais trop, on aperçoit au loin, à l'arrière du navire, la mer qui étincelle comme si elle était frappée par quelque chose comme le mouvement régulier de rames. Le docteur Trim m'assure qu'il entend le bruit de rames.

Trim, dit-il qu'il entend le bruit de rames ?

—Distinctement.

—C'est bien, retournez ; dans un instant je vous suis.

Le capitaine à la hâte s'habilla et monta sur le pont. Les divers groupes de matelots s'étaient levés et regardaient par dessus les bastingages. Trim était remonté à la hune d'artimon où le Capitaine le suivit, tenant à la main sa longue-vue de nuit.

—Eh bien Trim, que vois-tu ?

—Cinq chaloupes mon maître, là-bas.

Et il étendit la main dans la direction de la Corvette.

—Et entends-tu quelque chose ?

—Oui, mon maître, la plonge régulière de rames dans l'eau et leurs contrecoups contre les tolets.

—Es-tu sûr ?

—Bien sûr.

Le capitaine, qui connaissait l'extraordinaire développement des organes visuels et acoustiques de son nègre, crut qu'il était prudent de prendre ses précautions, quoique lui-même ne put rien entendre, et qu'avec sa longue-vue il put à peine distinguer la phosphorence, régulièrement interrompue et renouvelée de la mer, dans la direction que Trim lui avait désignée. Il fit en conséquence, appeler tout l'équipage sur le pont, fit carguer toutes les basses voiles et les focs, et recommanda le plus grand silence et la plus stricte attention. Il fit placer au pied du mât de mizaine un chaudron qu'il remplit de combustible et d'alcool, afin de donner de la lumière sur l'avant en cas de besoin. Un baril de goudron fut défoncé et placé auprès afin d'alimenter la flamme, s'il était nécessaire. Les armes furent distribuées ; deux canons furent tirés de leurs embrasures, chargés à mitraille et placés sur le gaillard d'arrière à tribord et à babord, de manière à enfler le pont de bout en bout. La plus grande obscurité régnait sur le pont ; le capitaine fit éteindre tous les fanaux, un seul fut allumé et suspendu au beaupré. Il fit soigneusement enlever et retirer toutes les amarres qui pendaient le long du navire, excepté celles qui pendaient au beaupré. Puis quand toutes ces opérations furent terminées, il alla à l'arrière du

vaisseau. Appuyé sur le couronnement de poupe il pouvait alors clairement distinguer les chaloupes par leur sillage phosphorescent. Il entendait aussi le bruit sourd que faisaient les rames rembourrées sur leurs tolets. Il n'y avait point à s'y tromper, quoique les chaloupes et les pirates fussent enveloppés dans la plus profonde obscurité. Grâce à l'extrême finesse de l'ouïe du docteur Trim, une surprise n'était plus possible de la part des pirates. Les écoutes furent fermées, le grand hublot de la cabine cloué, trois hommes et Trim, furent placés au pied de l'escalier de la cabine, armés de pistolets et de sabres. Trim avait préféré s'armer d'une énorme barre de fer carrée, qui semblait en ses puissantes mains comme une baguette légère. Les gabiers de combat étaient placés sur les hunes avec leurs carabines et des provisions de grenades ; tout le long des passe-avants se tenaient cachés ces hardis marins du Zéphyr, dont le capitaine avait raison d'être si fier. Le capitaine était partout, examinant et ordonnant tout par lui-même. Son pas léger et actif, sa parole vive et animée, ses manières posées et assurées, tout annonçait chez lui la plus grande confiance dans les dispositions qu'il avait prises pour recevoir ses nouveaux hôtes. A chacun il adressait un mot bienveillant et d'encouragement.

— Remercions la providence, mes enfans, leur disait-il, de ce que nous avons été avertis à temps pour pouvoir faire à ces gens-là une réception digne de leur visite. Ils ont cru nous prendre à l'improviste et nous trouver plongés dans les bras du sommeil ; ils pensaient nous surprendre, et ils vont être bien surpris à leur tour. Les choses sont arrangées pour leur faciliter l'abordage par l'avant, nous leur avons allumé un fanal et tendu des amarres ; c'est par là qu'ils monteront et nous saurons où les prendre. Silence, mes enfans, et attention. Quand je vous donnerai le signal, vous vous jeterez tous à plat-ventre et nous essayerons sur eux l'effet de ces deux canons à mitraille, que nous avons braqués à l'arrière.

En ce moment une figure montait de la cabine. Cette figure c'était celle du comte d'Alcantara, qui, ayant entendu tous ces préparatifs et voyant quatre hommes armés dans la cabine, ne put résister à son envie d'aller sur le pont voir ce qui s'y passait. Par précaution il s'était armé de deux pistolets à six coups chaque, espèce de *révolvers* nouvellement en usage, qu'il passa à sa ceinture. En arrivant sur le pont son premier soin fut de regarder tout autour de lui, puis ne voyant rien, n'entendant rien, il s'assura que la brise dormait et qu'il n'y avait pas de vaisseau à craindre, alors il se hasarda à faire un pas en avant. Ayant appris que le capitaine était en ce moment près de l'artimon, il passa à l'avant. A mesure qu'il avançait, sa résolution et son assurance faiblissaient en voyant tous ces hommes silencieux, qui se baissaient pour ne pas se montrer au-dessus des bastingages. Mais, est-ce que je rêve, se dit-il en se frottant les yeux et les écarquillant ? Sont-ce des hommes ou des spectres ? Et il allongea la main pour juger par lui-même si c'était une réalité ou une illusion. Il eut peur, et il retourna à la cabine. La porte était fermée. "On n'entre pas," lui dit une voix sourde et gutturale. Il se retourna vers un matelot et lui demanda ce que

tout cela signifiait. "Silence," répondit la sentinelle, "on ne parle pas ici." "Allons, se dit-il à lui-même, décidément je ne comprends plus rien. Il paraît que je joue le rôle de Télémaque, descendant sur les rives de l'Achéron, et ne rencontrant sur ses pas que les ombres de guerriers muets. Si on ne parle pas, on marche du moins ;" et encore une fois il se dirigea vers le gaillard d'avant.

A peine fut-il arrivé vis-à-vis le mât d'artimon qu'un cliquetis, comme celui de fusils que l'on arme, se fit entendre sur toute la longueur des passe-avants. Le premier mouvement du comte fut de se sauver à la cabine, mais il se souvint que la porte en était fermée et gardée, et il s'élança dans les haubans du mât d'artimon. Il ne put parvenir sur la hune, craignant de se hasarder dans les haubans de revers ; il se blottit du mieux qu'il put, n'osant ni descendre ni monter.

En ce moment les pirates arrivaient, nageant sans bruit et lentement ; ils firent le tour du vaisseau et passèrent à la proue. Tout était dans le plus profond silence et la plus grande obscurité, n'y ayant que le fanal du beaupré qui jetait une faible lueur sur le gaillard d'avant. Bientôt on vit une tête s'élever au-dessus du coïti et regarder avec précaution, puis un homme se hissa sur le beaupré et fit un signe. En un instant vingt pirates grimperont par les amarres, tenant leurs sabres entre les dents. De leurs deux mains ils ont saisis le beaupré ; déjà leurs pieds touchent les bastingages, la lame de leurs sabres brille au reflet de la lumière du fanal, ils se baissent pour sauter sur le pont, quand tout à coup on entend une voix qui crie :

— Feu !

Et la détonnation d'une trentaine de mousquets retentit dans le silence de la nuit ; les balles sifflent et une quinzaine de pirates culbutent à la mer, frappés à mort ; les autres tombent blessés sur le pont.

— Bien mes enfans, cria le capitaine, en avant maintenant !

Les marins du Zéphyr s'élancent sur le gaillard ; le capitaine ordonne de mettre le feu au chaudron, et une immense flamme s'élançe et répand au loin sa lumière sur les eaux. Ce fut alors une horrible mêlée. Les pirates montent par les amarres, se hissent les uns sur les autres ; ils lancent leurs grappins dans les cordages et grimpent dans toutes les directions. Une voix retentit qui les encourage. C'est Cabrera, Antonio Cabrera leur chef. Il est sur le gaillard d'avant avec une dizaine des siens, repoussant l'attaque et favorisant l'abordage des pirates. Le tumulte est à son comble. Toute est confusion. Pirates et Zéphyr sont confondus. C'est une lutte acharnée, hommes à hommes ; tout se culbute et se relève pour rouler et se culbuter encore. Les fusils ne servent plus ; les pistolets sont déchargés. Le sang ruissèle et rend le pont glissant. Tous les pirates sont maintenant montés. Le gaillard d'avant est trop petit pour les contenir. Les Zéphirs semblent céder sous les efforts prodigieux de Cabrera et de ses gens. La flamme bleuâtre de l'alcool et des combustibles, qui bruient dans le chaudron, répand une lueur blafarde sur leurs figures, couvertes de poudre et de sang. Ils sont serrés en masse compacte et pressent devant eux les Zéphirs qui reculent pieds à pieds.

Le capitaine Pierre n'est pas avec eux, il est à l'arrière, debout sur son banc de quart, son porte-voix à la main ; il suit avec sang-froid la lutte qui rugit à l'avant du navire. Il voit ses Zéphyr qui cèdent peu à peu ; il ne craint rien, car il sait que c'est une manœuvre qu'ils exécutent afin d'amener les pirates sous la portée de ses deux canons. Arrivés près du mât d'artimon, les Zéphyr déchargent leur dernier coup de pistolet ; les pirates hésitent, s'arrêtent et se pressent en masse serrée.

—Ventre à terre ! cria le capitaine à travers son porte-voix.
—Feu !

—Et les deux canons partent ensemble, enflant le pont de bont en bout, à la hauteur de poitrine d'homme ; la mitraille balaye et fauche à travers les rangs des pirates qui sont restés debout. Ceux qui ne sont pas tombés, se retirent précipitamment vers le beaupré pour sauter dans les chaloupes. Mais Cabrera est là, il les arrête de sa voix ; " je tue le premier qui recule, crie-t-il, en avant ! suivez-moi ! " Et il s'élance encore une fois à la tête des siens. Mais cette fois Pierre est aux premiers-rangs de ses braves Zéphyr. La mort suit leurs sabres qui tranchent et fauchent dans les rangs des pirates. Cabrera a reconnu Pierre, et c'est sur lui que se concentrent toute sa rage et toute sa fureur. Il fait des efforts incuis pour le rejoindre. En vain son sabre promène la mort devant lui, la mêlée est trop affreuse, des masses d'hommes le séparent de celui qu'il voudrait tenir sous sa main.

Déjà les pirates cèdent au nombre ; ils hésitent, ils reculent ; Cabrera en vain les exhorte à le suivre, quand tout à coup un cri perçant retentit dans les airs ; une masse tombe du mât d'artimon dans le baril de goudron, le baril roule sur le pont sous le poids qui l'entraîne, cette masse se redresse et retombe dans le chaudron de combustible pour s'en relever tout en feu. C'est un homme ! Les combattans s'arrêtent et s'étonnent à ce phénomène inattendu ; les flammes l'enveloppent de langues de feu, la douleur lui arrache des cris qui ne sont pas humains.

Il ne voit plus, il se précipite partout, se darde à travers les rangs des pirates, qui ne peuvent tenir et fuient en voyant ce spectre qui vomit la flamme et la mort, car ses pistolets à six coups ont pris feu et partent d'eux-mêmes, tuant et blessant à droite et à gauche ceux qui l'entourent.

Le capitaine qui a compris et reconnu l'infortuné comte d'Alcantara, profite de la confusion et pousse les pirates le sabre dans les reins. Le pont est jonché de cadavres ; tous ceux qui échappent à la mort sautent à la mer. Cabrera qui voit que tout est perdu s'élance pour sauter par dessus le bord, mais une main de fer le saisit par le collet de son habit, et lui crie dans les oreilles :

—Ah ! ah ! c'est vous qui avez voulu me froter à Matance, nous allons voir ; c'est à mon tour maintenant.

Mais à peine Tom a-t-il le temps de lui porter une couple de coups de poings, que trois à quatre Zéphyr se jettent sur Cabrera et le font prisonnier. Avec Cabrera finit le combat, qui avait duré plus d'une heure avec un épouvantable acharnement.

On est parvenu, non sans peine, à s'emparer du comte d'Alcantara et à éteindre le feu qui le dévorait. Il est grièvement brûlé. On le transporte dans la cabine où les soins les plus

empressés lui sont donnés par sir Gosford. Heureusement qu'il ne s'est fait aucun mal dans sa chute. Après avoir lavé ses blessures, on lui applique du coton en ouate pour soustraire le feu de ses plaies, qui le font souffrir cruellement, quoiqu'elles n'aient rien de dangereux.

Pendant ce temps là, Pierre est sur le pont. Cinq pirates sont prisonniers et étroitement liés. Les matelots du Zéphyr sont rangés sur le pont et répondent à l'appel. Le résultat de l'appel fait voir qu'il y a eu trente deux blessés et quinze morts. Les pirates ont eu quarante trois morts sur le pont, sans compter ceux qui tombèrent à la mer sous le feu de la première décharge, et cinq prisonniers y compris Cabrera. Les autres avaient sauté par dessus le bord dans l'espoir de regagner leur navire à la nage, car toutes leurs embarcations avaient été coulées bas par l'ordre du capitaine Pierre, qui fit jeter deux boulets dans chacune d'elles du haut des bastingages, et couper les amarres.

Quand le capitaine eut assisté au pansement de ses blessés, et qu'il eut vu tout remis en ordre sur le pont, il descendit à la cabine pour changer ses vêtements couverts de sang et en lambeaux. En le voyant entrer dans la cabine, Clarisse s'élança dans ses bras et fondit en larmes ; elle voulut parler mais son émotion était trop forte. Pierre la pressa sur sa poitrine et déposa un baiser sur le front de la noble jeune fille. Puis se dégageant tout doucement, il la reconduisit près de son amie qui, assise sur le sofa, n'avait pas la force de se lever et ne trouvait pas une parole pour exprimer au capitaine tout ce qu'elle ressentait de reconnaissance. Sir Gosford vint tendre la main à Pierre et lui dit : " vous êtes mon ami ! "

—J'accepte ; maintenant permettez que j'aie change de toilette, dit le capitaine, en montrant sa chemise tachée de sang et son gilet en lambeaux ; et si vous me le permettez, nous prendrons un réveillon ensemble.

Un quart d'heure après, un splendide réveillon fut servi par le maître d'hôtel. Le champagne et toutes les richesses de monsieur Lafont le maître d'hôtel furent mises en réquisition, et contribuèrent puissamment à bannir les sombres reflets, qui restaient encore, des scènes dont le Zéphyr avait été si récemment le théâtre. La conversation roula tout naturellement sur les événements qui venaient de se passer et plus particulièrement sur ce qui était arrivé au malheureux comte d'Alcantara.

Il paraît, capitaine, que le chef de ces brigands est en ce moment prisonnier et en vos mains, demanda sir Gosford.

—Oui, monsieur, et c'est un terrible homme. C'est dommage qu'il se soit laissé entraîner à ce genre de vie, il aurait pu jouer un rôle dans la société.

—Et que pensez-vous qu'on en fera ?

—Oh ! ils seront pendus lui et les autres prisonniers, c'est le sort qui les attend.

—Je serais bien curieux de le voir.

—Et nous aussi, ajoutèrent Clarisse et Sara.

—Eh bien ! si vous le voulez, suivez-moi. Ils sont en ce moment sur le pont, liés et garrottés auprès du cabestan.

Clarisse et Sara se pressèrent contre sir Gosford et suivirent le capitaine.

Quand ils arrivèrent auprès du cabestan Cabrera retourna fièrement la tête vers les nouveaux arrivants. Sara pressa

les ombres de la nuit se répandaient sur la ville, les promenades devenaient de plus en plus désertes. La volante aux mules blanches, était partie depuis quelque temps et s'arrêtait à la porte d'une magnifique maison.

—Carlotta, vous ne chercherez pas à me procurer d'entrevue avec l'étranger ; je ne veux pas le voir... je ne puis pas...

Et la jeune fille s'était élancée de la voiture, elle monta rapidement à sa chambre, où elle s'enferma.

Un homme, à cheval, avait, de loin, suivi la volante et remarqué la maison où elle s'était arrêtée.

La blonde jeune fille, ce soir là, ne descendit pas au souper.

La nuit, elle ne put reposer ; son sommeil était agité.

Le lendemain et les trois jours suivants, elle ne voulut pas sortir à l'heure de la promenade. Le soir du quatrième jour cependant, quand le soleil fut descendu sous l'horizon, elle sortit pour prendre l'air sur le balcon, et un instant après elle vit passer, à cheval, le brillant inconnu, qui jeta un coup d'œil vers elle et partit au galop.

Le dimanche suivant, elle assista à la grande messe de la Cathédrale, et elle aperçut le même jeune homme, appuyé contre l'un des piliers de la nef, les yeux fixés sur elle. Après la messe, au moment où elle allait mouiller son doigt dans le bénitier, une main recouverte d'un gant blanc lui offrit l'eau bénite qu'elle n'osa refuser. Elle leva les yeux, c'était lui ! oh ! comme elle tressaillit à ce contact. Elle avait touché sa main, et elle se sentit prête à défaillir. Il était si beau, il avait l'air si noble, il était si poli ! Hélas ! pauvre jeune fille, si c'eût été un autre, peut-être n'eût-elle pas pensé que c'était de la politesse, mais bien une impardonnable effronterie ! et si elle eut su...

Le mardi suivant, il y avait grande revue des troupes nouvellement arrivées d'Espagne. Toute la ville devait y être, et la jeune fille y alla dans sa volante aux blanches mules. Il y était aussi, et elle l'eut bientôt distingué des autres, au milieu des cavaliers parmi lesquels il se trouvait. Le coup d'œil était splendide, la tenue des troupes magnifique, et les différentes évolutions qu'elles exécutèrent au son d'une musique guerrière, causa un enthousiasme général. Bientôt commencèrent les manœuvres de l'artillerie légère, dont les pièces trainées par de vigoureux chevaux semblaient emportées dans des tourbillons de poussière au bout de la plaine, tournaient comme sur un pivot et revenaient au grand galop des chevaux après avoir lâché leurs décharges.

Au bruit étourdissant du canon, deux mules s'étaient effrayées ; elles se cabrent, jettent à terre leur postillon et s'élancent dans leur épouvante tête baissée à travers la campagne. Elles courent, elles bondissent par dessus les pierres, à travers les fossés. Une jeune fille est dans la volante, qui à chaque bond menace de culbutter ou de se briser en éclat. Personne, de toute cette foule, n'ose porter secours à l'infortunée, qu'un rien peut broyer sous les roues de la volante ou les pieds des mules épouvantées. Un homme a reconnu les deux mules blanches, qui fuient à travers la plaine ; il plonge ses éperons dans les flancs de son cheval qui bondit comme un tigre blessé, secoue son épaisse crinière, et part comme un ouragan sur les traces des mules. De sa cravache il lui sanglo les épaules, de ses éperons il lui laboure le ventre. Deux cents cavaliers s'élancent après lui au galop, honteux de leur inaction et entraî-

nés par l'exemple de cet inconnu. Les manœuvres de l'artillerie sont suspendues, toute cette foule suit de l'œil et est dans l'attente de quelque horrible catastrophe. L'inconnu n'est plus qu'à quelques pas de la volante, qui n'est pas encore brisée et maintient son équilibre ; il gagne du terrain à chaque bond de son rapide coursier ; il avance, il approche. Il est temps... Un précipice est à dix pas, et les mules s'y précipitent tête baissée... Déjà il a saisi la bride de la mule qui se trouve la plus près de lui, et la jette sur ses hanches ; mais l'autre mule bondit dans ses harnais et entraîne et la volante et la mule qui est renversée. Le précipice n'est plus qu'à deux pas... il ne peut maîtriser la mule, ni saisir la bride... Il court risque d'être lui-même blessé par les roues... Que faire ?... Prompt comme la pensée il tire un pistolet de sa poche et à bout touchant fait feu sur la mule qui s'abat sous le coup. Il se jette à bas de son cheval, se précipite dans la volante et enlève dans ses bras la jeune fille évanouie. Une immense acclamation retentit dans les airs, et un cri d'enthousiasme universel salue une si courageuse action.

Cependant peu à peu la jeune fille reprend ses esprits, elle se sent pressée dans les bras d'un homme, elle sent les battements de son cœur sur son sein et le souffle de son haleine sur son front. Une volante est bientôt amenée, et le jeune homme veut lui-même la déposer sur ses moelleux coussins. Elle entre-ouvre les yeux et reconnaît que c'est lui, encore lui ! Elle veut parler et ses lèvres ne s'agitent que pour prononcer des sons inarticulés. Ses amies qui étaient accourues s'empressent autour d'elle, et l'accompagnent à la demeure de son père, où elle ne tarda pas à revenir complètement à elle.

La conduite du jeune et courageux cavalier fut élevée jusqu'aux nues. On ne parla que de lui le reste de la journée. Personne ne le connaissait quoique toutes l'eussent vu et admiré plusieurs fois.

—Ma fille, lui dit son père, ce jeune homme t'a sauvée la vie, nous lui devons une éternelle reconnaissance, je le verrai et m'acquitterai envers lui, autant qu'il est en mon pouvoir, de ce que je lui dois.

Quand au jeune homme, il était remonté sur son cheval, qui tout couvert d'écume était revenu en hennissant au devant de son maître. Il repartit au galop afin de se soustraire aux félicitations dont on l'accablait pour un acte qui, dans son idée à lui, ne méritait pas la peine d'être mentionné.

Le lendemain et les jours suivants se passèrent, sans que le brillant cavalier revint à la ville. Le père de la jeune fille fit d'inutiles recherches pour le rencontrer et lui exprimer sa reconnaissance. Il se rendit à "la Campagna." L'économe de l'habitation lui répondit que le propriétaire en était parti, depuis deux jours, pour la Havane, où des affaires pressantes l'avaient appelé subitement.

Déjà deux semaines s'étaient écoulées, et la blonde jeune fille n'avait pas revu celui qui lui avait sauvé la vie le jour de la grande revue. Elle n'osait questionner les personnes de la maison. Tous les soirs à l'heure de la promenade elle se rendait au Pasco, et s'en revenait triste et rêveuse, sans avoir pu rencontrer celui que son cœur cherchait.

Un jour, le soleil était demeuré caché sous de nombreux nuages, couleur d'encre ; un vent tiède soufflait sur la ville de

Matanco. Il y avait apparence d'un orage lointain, et aux signes du firmament et du baromètre plusieurs heures se passeraient avant que la tempête put commencer à se faire sentir. La jeune fille ne pouvant résister à l'impatience fiévreuse qui l'agitait, appela son esclave Sambo et lui ordonna de lui seller son cheval. Quelques minutes après elle s'élançait au galop, montée sur une blanche cavale, qui avait été nourrie dans les grasses prairies de l'Andalousie. Elle ne suivait aucune route choisie, elle n'avait aucun but dans sa course à cheval, elle ne voulait que de l'excitation, de l'air, le grand air pour respirer à l'aise et secouer la mélancolie qui l'accablait. Déjà elle a quitté, loin derrière elle, la ville et ses faubourgs; sa blanche cavale bondit à travers les champs. Soit hasard, soit instinct, la cavale court dans la direction de la "Campagna," l'habitation de l'étranger. Serait-ce que la campagne est plus belle dans cette direction? Serait-ce que le parfum des orangers en fleurs est plus odorant de ces côtés? Nous ne le savons pas. Peut-être que la jeune fille ne le pensait pas non plus. Toujours est-il, que déjà, sur un côteau dans la distance, commençait à apparaître la blanche toiture des cases des nègres de la plantation; plus loin on aperçoit la maison de l'économe; plus loin encore on distingue, à travers un massif de palmiers et d'orangers, la splendide demeure du propriétaire de la "Campagna," avec ses petites tourelles à l'antique et sa façade de marbre blanc. Déjà la longue avenue, qui conduit de la grande route à la "Campagna," se dénoue, qui conduit de la grande route à la "Campagna," se déroule à ses yeux comme un immense éventail dont les franges vont en se rapprochant, jusqu'à ce qu'ils se réunissent aux deux pignons de la maison qui lui sert de base.

Elle regarde, et s'étonne de se voir rendue si loin de la ville et si près de cette demeure. Elle n'avait pas remarqué la route que sa cavale avait suivie, et, dans la confusion de ses pensées, loin d'avoir cherché à réprimer la course vagabonde de sa monture, elle l'avait excitée de sa fine et souple cravache, à la tête d'argent, figurant deux colombes aux ailes renflées et s'entrebecquetant. Elle tira sur les rênes pour réprimer l'impétuosité de son cheval et retourner sur ses pas; mais elle réfléchit que si elle retournait, quelqu'un peut-être pourrait croire qu'elle était venu tout exprès jusque-là; et elle lança encore une fois son cheval et poursuivit la grande route.

A quelque distance au delà de la "Campagna" la route bifurquait. L'une des branches était le grand chemin, et l'autre, moins large, s'enfonçait dans une forêt d'orangers et de bananiers et allait aboutir, en se rétrécissant, au pied d'une montagne aux flancs escarpés. Cette montagne était la ceinture extérieure, dont nous avons parlé, et au delà de laquelle se trouvait l'Estre en fermée dans une seconde chaîne de rochers.

La jeune fille toute absorbée dans ses pensées, ne remarqua pas que sa blanche haquenée, toute ruisselante de sueur, avait instinctivement pris le sentier plus frais et plus ombragé de la forêt. Combien de temps marcha-t-elle dans le sentier, combien de chemin fit-elle dans la forêt, elle n'en savait rien; elle ne revint de sa rêverie que lorsque son cheval, qui depuis quelque temps marchait au pas, donnant ça et là un coup de dent à l'herbe tendre et fleurie, s'arrêta tout court, et se mit à hennir en dressant les oreilles. Les aboiements d'un chien se faisaient entendre à quelque distance; un lapin s'échappa à quel-

ques pas en avant et disparut au delà d'un détour, que fuisait le sentier dans la forêt. Au même instant un coup de fusil se fit entendre, et avant que la jeune fille put se rasseoir sur sa selle et saisir la bride, son cheval se dressa sur ses pieds de derrière, pirouetta et partit comme un éclair. En vain la jeune fille essayait-elle de l'arrêter; le mors entre les dents, il plongeait furieusement en rasant le tronc des arbres dans sa course effrénée. A chaque instant elle croyait que le cheval se briserait la tête, ou accrocherait la selle aux branches des arbres, et elle chercha à sauter à terre, ce qu'elle parvint à exécuter; mais non sans avoir été violemment jettée contre un arbre. En se relevant, elle éprouva une violente douleur à l'épaule et se sentit défaillir. Pauvre enfant, toute seule, au milieu des bois, et si loin de la ville! mais non, elle n'était pas toute seule, car en ce moment un jeune homme, en léger costume de chasseur, accourait et fut bientôt auprès d'elle. Elle se retourna effrayée et elle le reconnut. C'était encore lui! toujours lui! et elle tomba dans ses bras sans connaissance.

Il la transporta à quelques pas en dehors du sentier, et la déposa sur une verte pelouse, au pied d'un palmier; détacha son chapeau et son léger fichu de soie rose, qui lui serrait la gorge; prit une large feuille de latanier, dont il fit une coupe, et alla puiser de l'eau fraîche à une source voisine. A genoux près d'elle il lui baigna les tempes et lui mouilla le front. La fraîcheur de l'eau sembla la ranimer; elle ouvrit ses grands yeux bleus qui s'arrêtèrent sur ceux du jeune chasseur, avec une indéfinissable expression de généreuse et de timide reconnaissance. Elle eut bientôt repris assez de force pour se mettre sur son séant. Oh! alors comme son cœur battit avec violence, quand elle put ou crut lire dans ses yeux la profonde sollicitude qu'il ressentait pour elle. Pauvre jeune fille, au cœur si pur, aux joies si innocentes!

—Oh! monsieur, lui dit-elle avec un faible sourire, vous êtes pour moi la providence; vous m'avez déjà sauvé la vie une fois, et aujourd'hui... Je ne pourrai jamais...

Et les paroles lui manquèrent pour exprimer ce qu'elle ressentait.

—Ne vous occupez pas; ne faites pas d'efforts; vous êtes encore si faible, lui répondit-il d'une voix caressante.

Et il s'assit auprès d'elle, passant un bras autour de sa taille pour la soutenir, et attirant sa tête, sa belle tête sur sa poitrine pour la faire reposer. Elle ne se sentait pas la force de résister. Sa main dans sa main, ses yeux dans ses yeux, elle éprouvait ces joies inconnues. Un souffle de brise vint soulever les boucles de sa blonde chevelure, si fine et les fit voltiger sur la figure du beau chasseur. Il éprouva comme un choc électrique, et tressaillit à ce contact. Il se pencha sur sa pâle figure, un éclair brilla dans ses yeux et ses lèvres pressèrent ses lèvres longuement, passionnément, ardemment. Elle ferma doucement ses paupières, demeurant comme magnétisée sous la flamme qui semblait jaillir de ses prunelles. Elle cherchait vainement à s'expliquer la nature des choses étranges, qui se présentaient à son esprit, comme enveloppées dans un mystérieux nuage tourbillonnant au souffle de divines harmonies! De fantastiques images et d'étranges musiques de régions inconnues, dansaient devant ses yeux et raïonnaient à ses oreilles. Il lui semblait se voir entraînée dans les tourbillons d'une valse enivrante, suspendue aux bras d'un

Séraphin, aux accords de lyres d'or qui pinçaient des chérubins !

Les pas précipités de deux chevaux et la voix d'un nègre qui criait à tue-tête : « Et y où y étiez donc, mamselle Sara, » se firent entendre dans la forêt. La jeune fille sembla se réveiller d'un long et délicieux sommeil ; elle ouvrit les yeux et s'apercevant, comme pour la première fois, que sa tête reposait sur la poitrine d'un étranger, elle se leva toute confuse. Elle n'osait lever les yeux sur le jeune chasseur, qui lui ayant saisi la main la porta à ses lèvres.

—Donnes, oh ! donnes-moi un souvenir, un gage que je puisse porter sur mon cœur, lui dit-il.

La jeune fille ne put réprimer un involontaire tressaillement en s'entendant tutoyer ; elle soupira, une larme vint briller à sa paupière, puis tirant son mouchoir de fine batiste et de dentelle de Limerick, sur l'un des coins duquel était brodé le nom de « Sara, » elle le lui donna.

—Merci, oh ! merci, Sara, et il pressa la jeune fille dans ses bras.

—Oh ! monsieur, je vous en prie, laissez-moi partir.

—Sara, ma chère Sara, ne me permettez-vous pas un baiser, un seul ?

—Oh ! non, non, non... Je vous en supplie !

Et la jeune fille avait joint les mains et il y avait dans son accent quelque chose de si douloureusement suppliant, qu'il ne put s'empêcher de se jeter à ses genoux.

—Sara, mon ange, dis, oh ! dis que tu me pardonnes !

La figure de la jeune fille devint pâle ; elle frissonna, mais c'était un frisson d'amour qu'elle éprouvait, en le voyant si beau et à son tour si suppliant, lui si fort, si puissant, si brave !

—Oh ! Antonio, je n'ai rien à pardonner.

Puis elle se pencha et déposa un brûlant baiser sur le front découvert d'Antonio.

En ce moment le nègre arrivait en criant toujours : « Et y où y étiez donc mamselle Sara, y étiez-ti morte ? » Elle n'eut que le temps de se rendre au sentier à l'instant où le nègre passait, monté sur une mule et conduisant par la bride la blanche cavale de Sara.

—Ah ! mamselle Sara, vous v'là ! vous pas tuée li donc, et comment y vous fè pour laissé la jument vini tout seule ? c'est bien l'heureux moué voyé vini la jument de dans la forêt, car moué pas savé et y où y étiez gagée li, dans c'te route là ou bien dans c'ti-ci ; dam vous courri toujou quand vous allé à cheval, et moué beau fessé, fessé mon la mule et mon la mule pas voulu courri, av son la tête dure comme vraie mule qui l'est. Ah ! mamselle Sara, si vous savez comme le cœur à moué l'a battu, quand vu vini la jument tout seule ! moué déviné tout suite que mamselle Sara n'y était pas ! Mamselle Sara, vous pu faire ça, car vous faire mourri pauvre Sambo ! Et y étiez vous-ti tombé ? vous n'avez pas fè exprès pour faire peur à Sambo, pauvre Sambo !

Sara ne savait comment répondre à toutes ces questions et éjaculations que Sambo débita tout d'une haleine.

—Ne sois pas inquiet, mon pauvre Sambo, je ne me suis pas fait de mal ; en voulant sauter à terre, quand ma jument eut pris l'épouvante, je me suis un peu froissé l'épaule, mais ça ne sera rien. Je suis bien, très-bien maintenant.

Sambo qui aperçut alors pour la première fois le jeune chasseur, cligna, d'un air fûté, son gros œil blanc.

—Ah ! v'là mossié l'docteur ! moué pensé que li l'a guéri son l'épaule à mon la p'tite maîtresse. C'est bien heureux que li s'est trouvé là comme un l'exprès !

Antonio eut une furieuse démangaison de rosser l'insolent Sambo, mais il se contint. La figure de Sara devint pourpre ; elle s'élança sur sa cavale et reprit au galop le chemin de Matance.

Le lendemain matin avant de se lever, sa négresse vint lui apporter au lit un billet qu'un homme couvert d'un large manteau lui avait remis, pendant qu'elle balayait le devant de la porte, en lui glissant une pièce d'argent dans la main. Sara saisit le billet en tremblant, et se hâta de l'ouvrir. Il ne portait ni date ni signature, et ne contenait que ces mots : « Cette nuit à minuit, je serai au pied du bananier au fond de votre jardin ; pour l'amour de ce que vous avez de plus cher au monde, venez. »

Elle sentit instinctivement que ce billet venait du beau chasseur, et elle se mit à pleurer...

A minuit elle se rendit au rendez-vous où Antonio l'attendait

Quand elle remonta à sa chambre, les premières lueurs de l'aurore commençaient à blanchir la cime des hautes montagnes. Elle se jeta dans son lit, où une fièvre brûlante lui donna le délire. Pendant plusieurs jours elle ne put quitter sa chambre. Ses brillantes couleurs avaient disparu, et une sombre mélancolie s'était emparée de son esprit.

Son père qui la surprit plusieurs fois versant des larmes et laissant échapper de profonds soupirs, lui demanda en vain la cause de ses peines. Il crut qu'un voyage sur mer pourrait ramener ses esprits et rétablir sa santé. Le départ de son ami Sir Arthur Gosford qui retournait en Angleterre, en passant par les États-Unis, était une trop bonne occasion pour qu'il la laissât échapper. Ainsi il fut donc résolu que Sara accompagnerait son amie la jeune Clarisse Gosford jusqu'à la Nouvelle-Orléans, où elle devait rester quelques mois jusqu'à ce que son père put aller la chercher. En vain Sara objecta l'état de sa santé ; son père fut inflexible, et Sara dut faire ses préparatifs de voyage. Elle ne put faire parvenir à Antonio, son fiancé, la nouvelle de son départ, et elle fut obligée de le quitter, hélas ! pensa-t-elle, peut-être pour ne plus le revoir. Pauvre enfant, elle était bien loin de s'attendre à le rencontrer sitôt, dans la personne du fameux pirate Antonio Cabrera, actuellement prisonnier à bord du Zéphyr !

CHAPITRE IX.

L'habitation des Champs.

A deux petits milles en dehors du faubourg Marigny, s'élevait une vicille maison à deux étages, à moitié en ruines. De forts contrevents tenaient constamment les croisées de l'étage inférieur fermées. Cette maison entourée d'un vaste jardin sans culture, et sans aucun voisinage dans un rayon d'un mille, appartenait à une revendeuse de légumes, connue sous le nom de la mère Coco-Letard. La mère Coco-Letard outre son petit négoce, possédait encore une foule de petits moy-

ens clandestins de faire de l'argent ; mais son grand commerce, comme elle disait, c'était les légumes. Aussi avait-elle une des plus vaste stalle et des mieux approvisionnées du marché de la Nouvelle-Orléans. Il est vrai qu'elle même ne s'y tenait pas toujours ; sa fille, Clémence, petite brune à la physionomie douce et malade, à peine âgée de treize ans, vendait à la stalle, où elle était installée dès le matin avant le jour, ne la quittant qu'à la nuit close ; souvent sans avoir pris une seule bouchée de toute la journée. Et quand elle revenait le soir à moitié mourante de faim, quelque fois tremblante de froid l'hiver avec ses petits pieds nus tout rouges, sa mère lui jetait un morceau de pain sec et une bouteille d'eau froide. C'était-là son souper, puis une sale paillese jetée dans un coin du grenier lui servait de lit. Bien contente encore si la mère Coco-Letard ne la battait pas, ou si ses faîneants de frères ne lui donnaient pas quelques coups de pieds. La mère Coco-Letard ne l'aimait pas et ses frères ne pouvaient la souffrir, à cause de ses douces dispositions et des réproches qu'elle leur faisait chaque fois qu'ils revenaient ivres à la maison, ou qu'ils discutaient en sa présence quelque vilaine entreprise.

La mère Coco, comme on l'appelait au marché, avait sa demeure sur la levée, dans la première municipalité ; son habitation des champs, dont elle portait toujours la clef dans sa poche quand ses garçons n'y allaient pas, ne lui servait que de magasin, où elle recelait les divers articles ou paquets de marchandises qui lui parvenaient par des voies secrètes, et dont elle ne se souciait pas, pour le moment, de faire usage ou qu'elle ne voulait pas exposer aux recherches de la police. Aussi Clémence n'était-elle jamais conduite à l'habitation des champs, quoiqu'elle la connut fort bien, et qu'elle sut que c'était là que ses frères passaient une partie des nuits, lorsqu'ils avaient fait ou se proposaient de faire quelques mauvais coups.

Si le lecteur veut prendre la peine de nous suivre à travers les rues sales et tortueuses et bourbeuses du faubourg Marigny, nous visiterons ensemble cette habitation des champs.

C'était le quatrième jour après l'attaque, que les pirates avaient si malencontreusement faite, sur les Zéphirs dans le golfe du Mexique ; et au moment où le Zéphyr commençait à apparaître à la vue des pilotes, stationnés dans leurs cutters à l'embouchure du Mississipi, voici ce qui se passait à l'habitation des champs. La porte d'entrée est close et fermée aux verroux, et la salle est sombre, quoiqu'il fasse encore jour ; quelques rayons de lumière qui passent à travers les fentes des contrevents, répandent une espèce de demi-jour dans l'appartement, laissant voir une méchante couchette dans un coin, recouverte d'un couvrepied rapiécé, une vieille table, quelques chaises, des ustensiles de cuisine suspendus au-dessus de la cheminée dans le fond de laquelle brûlent quelques charbons. Il y a un escalier, dont les marches vermoulues tremblent sous les pieds, qui conduit à l'étage supérieur, où la première pièce est une chambre longue, occupant toute la partie nord-est de la maison. Cette chambre est éclairée par deux fenêtres, l'une au sud et l'autre dans le pignon, mais ces deux fenêtres ne laissent pas entrer la lumière, des couvertes épaisses sont suspendues pour l'intercepter complètement. Au fond il y a un grabat sur lequel une paillese et un oreiller ont été jetés, et que recouvre une méchante courtépoino. Tout auprès de

ce grabat, dans le plancher, une trappe qui s'ouvre à bascule, sert de descente à une espèce de cachot, enfermé entre quatre murs, et dans lequel la lumière ne pénètre que par un petit soupirail. Cette trappe est construite de manière qu'en l'arrêtant avec un petit ressort, elle puisse se soutenir par elle-même, mais trop faiblement pour supporter un poids additionnel. Du plancher du cachot au plafond, la hauteur est de douze pieds.

Dans le fond du cachot il y a un lit solide fait de rudes madiers, recouvert d'une peau de bœuf ; des sangles et des courroies pendent au pied du lit. On aperçoit sur le plancher, ainsi que sur l'un des pieds du lit, quelques taches de sang que l'on a grattées avec un couteau. Un billot, une planche qui sert de tablette et sur laquelle il y a une vieille lampe, une écuelle de ferblanc et une assiette de faïence cassée, une cruche à l'eau et un baquet composent l'ameublement de ce cachot, dans lequel on descend par le moyen d'une échelle qui s'ôte à volonté.

De la pièce supérieure où se trouve la trappe, on passe dans une salle spacieuse, où des paquets de marchandises, soiries, montres, bijoux se trouvent rangés sur des tablettes ou enfermés dans des coffres fermés à doubles serrures dans le fond de la salle. En avant il y a un canapé et un bon lit, un tapis sur le plancher, un bon fauteuil, une berceuse, un sofa, une table ronde, des chaises, un buffet rempli de vaisselle, des caraffes et plusieurs bouteilles. La salle est bien éclairée.

Autour de la table sont assises trois personnes. Ce sont les trois Coco-Letard, Léon, François et Jacob. Tous les trois sont occupés à boire, et jouent aux cartes, à un jeu appelé "poker."

Léon l'aîné, est un homme d'une trentaine d'années, d'épais sourcils couvrent ses yeux, d'énormes favoris se rejoignent sous le menton et donnent à sa physionomie quelque chose de féroce. François est un grand, maigre, élingué. Une cicatrice lui traverse la figure. Ses grandes mains et ses longs doigts, son visage étiré, sans barbe, ses bras qui lui pendent aux genoux, ses larges pieds au bout de ses éternelles jambes, lui donnent l'air d'un squelette. Jacob n'a que dix-sept ans, le plus jeune en âge, mais aussi vieux dans le crime, il est le digne complément de ce noble trio. Sa figure pâle et blême, ses yeux caves et cernés accusent la débauche et une dépravation prématurée ; ses cheveux d'un blond cendré tombent sur ses épaules en mèches fines.

De temps en temps Jacob se lève pour aller regarder à la fenêtre, et revient s'asseoir au jeu ; à chaque fois il prend une énorme rasade de rum.

— Savez-vous, vous autres, que ça commence à m'embêter moi, dit Jacob, en jetant ses cartes sur la table ; voilà tout à l'heure deux nuits et deux jours que nous attendons ici, et il ne nous vient rien. Ce n'est pas drôle du tout que de rester les bras croisés, à jouer à ce maudit poker qui me ruine, et à boire de ce méchant rum ! Encore s'il en restait du rum, mais il n'y en a plus que deux bouteilles. Moi qui devais aller ce soir faire ma partie de quino chez la Fanchon. Je vous jure sur ma conscience, que s'il ne survient rien d'ici à deux heures, je fous le camp.

— Allons, Jacob, ne te fâches pas le petit, répondit Léon ; tiens, prends ta revanche. Encore un poker, en attendant. Tu sais qu'à quatre heures maman Coco doit nous apporter des nouvelles. Elle a vu M. Pluchon ce matin qui lui a dit

d'ouvrir l'œil pour ce soir. Ainsi, attention et vogue la galère. Mais dites donc, à propos, connaissez-vous ce monsieur qui veut se nourrir d'abstinence et prendre le grand air dans notre *requiescat in pace*, de crainte d'attraper la pituite ?

—Nous ne le connaissons pas, répondirent les deux autres, et toi ?

Moi non plus ; il paraît tout d'même qu'il vient de la mer, du moins à ce que j'ai pu comprendre, car Phaneuf doit le guetter à la balise et nous l'annoncer ; et vous savez que Phaneuf est parti pour le golfe depuis avant-hier soir.

—Je pense, dit Jacob, que ce monsieur Pluchon n'est pas tout seul là-dedans. Il y a quelque chose dessous tout ça. On ne prend pas un homme, qui arrive de l'autre monde, sans savoir s'il a de l'argent, à propos de bottes—Allez donc, vous autres ; il faut le faire vivre tant de temps, tout juste, et après, s'il meurt, tant pis pour le monsieur ! Il y a de l'intrigue, je vous le dis, qu'en pensez-vous ?

—Oh ! mais, sans doute, qu'il y a de l'intrigue, reprit Léon, mais qu'est-ce que ça nous fait ? nous sommes payés, c'est notre métier, et c'est assez ; le reste, le pour et le pourquoi ne m'occupent guères, ainsi attention et vogue la galère.

Léon et François continuèrent à jouer au poker ; Jacob alluma une pipe, se versa un verre de rum et se jeta sur le canapé. Quand il eut fini sa pipe il s'endormit. Au bout d'une heure à peu près, Jacob se réveilla.

—Comment ! vous jouez encore, vous autres.

—Et que veux-tu qu'on fasse.

—Ah ! pardieu, c'est bien vrai. Savez-vous que je viens d'avoir un rêve affreux. Croyez vous aux rêves.

Ah ! bah ! contes de grand'mère, répondirent ses frères.

—Eh ! bien, moi j'y crois ; que voulez-vous, c'est un fait. Si vous voulez, je vais vous le raconter.

—Tiens, je t'en prie répliqua François, ne viens pas nous ennuyer avec tes rêves ; rêve tant que tu voudras, mais ne nous en casses pas la tête.

—Pourquoi ne l'écouterions-nous pas, dit Léon, un rêve n'est qu'un rêve, c'est vrai ; mais encore, ça nous amusera. Conte, Jacob, mon vieux, vas, conte.

—Je rêvais donc que nous avions fait faire le saut de la carpe à ce quelqu'un qui va venir, et que nous étions dans l'acte de jeter sa carcasse au fleuve durant la nuit, quand tout à coup six hommes de police, conduits par un gros nègre et une petite fille, nous surprennent et nous font prisonniers.

—Diable !

Je reconnus la petite fille ; savez-vous qui elle était ?

—Non.

—C'était Clémence.

—Clémence !

—Allons, en voilà un beau rêve, dit François ; je gage

aussi que tu as rêvé que tu étais pendu.

—Non, pas moi ; j'ai rêvé que je m'étais échappé, mais que vous deux aviez été pendus.

—A la bonne heure, au moins tu as eu l'esprit de te sauver dans ton rêve ; c'est toujours ça. Allons dors encore, et cette fois rêves aux moyens de nous sauver à notre tour ; en attendant, nous allons faire encore un poker.

—Ne badinez pas de choses sérieuses ; savez-vous qu'en effet, j'y pense maintenant, Clémence se doute de quelque chose ; elle m'a dit hier matin, quand je suis allé au marché un instant, qu'elle savait bien que nous avions passé tous trois la nuit à l'habitation des champs, et que nous méditions quelque mauvais coup. Je l'étrangerais cette chienne de vaurienne qu'elle est. Je sens que tôt ou tard elle nous fera pendre.

—Allons donc, vas-tu t'effrayer de ton rêve ? Nous dirons à maman Coco de veiller Clémence, jusqu'à ce que tout soit fait. Elle l'enfermera dans la cave, et tout sera dit.

Jacob regarda en ce moment par la fenêtre, et vit la mère Coco qui venait à travers les champs, avec un petit panier sous le bras. "Voilà maman," cria-t-il.

Léon et François allèrent à la fenêtre, "c'est maman Coco," répétèrent-ils. Jacob descendit oter les verroux. Quelques instants après la mère Coco entra ; elle monta et déposa son panier sur la table, autour de laquelle ses fils s'assirent avec elle.

—Je vous apporte des provisions pour la nuit, mes enfans. Je viens de voir M. Pluchon qui arrive, en squif, de la balise ; tout est bien. Le vaisseau était en vue ; Phaneuf courait après, et tout est arrangé pour que, demain matin entre neuf et dix heures, notre monsieur vienne nous faire sa visite. Voici que nous allons faire : Toi, Jacob, tu te mettras au lit dans la chambre au tribuchet ; tu t'es rompu la cuisse en tombant, tu entends.

—Oui, maman.

—Tu es bien malade. La lumière te fatigue beaucoup ; les fenêtres sont bouchées, avec des couvertes ; une petite lampe est derrière un coffre ; la trappe est parée, il y a le tapis par dessus.

—Je comprends, maman.

Et vous autres, vous êtes dans le cachot avec un sanal sourd ; l'échelle est ôtée, afin que ce pauvre monsieur ne se heurte pas dessus, s'il a le malheur de tomber, le pauvre cher homme !

—Compris, dit François.

—Très-bien, attention et vogue la galère, ajouta Léon.

—Maintenant je m'en vais, continua la mère Coco ; il faut que je veille Clémence. La petite gueuse ! pour un rien je la tuerais. Adieu mes enfans, vous pourrez dormir cette nuit vous en avez besoin. A demain, neuf heures !

—Soyez tranquille.

G. B.

A CONTINUER.

